

LA REVUE DU CAIRE

ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ÉCRIVAINS
DE LANGUE FRANÇAISE
(Section d'Égypte)

DIRECTEUR : MOHAMMED ZULFICAR BEY

	Pages.
GEORGES DUMANI.....	La France amie et créancière 319
ALEXANDRE PAPADOPOULO.	N. V. Gogol, humoriste et mystique..... 323
LÉON GUICHARD.....	Madame Hariague et Beaumarchais..... 348
GEORGES GORSE.....	Trois esquisses égyptiennes 359
***	La paix du soir..... 362
J. A. ASCAR-NAHAS	Réflexions d'Ebn-Goha 378
ARSÈNE YERGATH.....	Cantique..... 390
JEANNE ARCACHE.....	Une tranchée à Ramleh en 1940 393
TAHA HUSSEIN.....	Le Livre des Jours (<i>suite</i>)..... 397

ÉGYPTÉ : 5 PIASTRES

LIBRAIRIE HACHETTE

CAPITAL 110 MILLIONS DE FRANCS



Le plus grand choix de volumes,
revues et journaux français
et en toutes autres langues



Dépositaires des ouvrages

LAROUSSE



Succursales ou Dépositaires
dans toutes les principales
villes du Proche-Orient



La Librairie Hachette est acheteuse
de tous les exemplaires n° 1 de la *Revue du Caire*

LA FRANCE AMIE ET CRÉANCIÈRE.

Les écrivains étrangers de langue française, qui, aux côtés de leurs confrères français, collaborent à la rédaction de la *Revue du Caire*, éprouvent aujourd'hui un serrement de cœur et une angoisse affreuse. Les événements successifs qui ont amené l'Allemagne à occuper la moitié de la France et à imposer les conditions d'un armistice inexorable, ont été ressenties profondément par tous ceux qui étaient attachés à la France par les liens de la culture et de l'amitié. Ceux qui ont l'honneur de tenir une plume libre déclarent bien haut que ces liens, loin d'être rompus, sont plus forts que jamais, car les malheurs qui accablent la France nous la font aimer davantage. En ces heures d'amère mélancolie, comment ne pas sentir tout ce qu'il y a d'atroce et de cruel dans le sort qui fait une victime meurtrie du pays le plus civilisé et qui représente le maximum de moralité et d'humanité? Quelle contrée peut dire qu'elle ne doit rien à la pensée française? C'est maintenant qu'on se rend compte de la place que cette grande et noble nation occupait dans le monde et qu'on mesure avec effroi le cataclysme spirituel que constituerait sa disparition.

La civilisation n'est pas un triomphe de la mécanique, mais de la morale, d'une morale de tolérance, d'indul-

gence, de bonté, laquelle, pour parer à la fatale injustice de l'inégalité, a fixé le code de la société. C'est encore la France, et elle avant tous, et elle seule très longtemps, qui inspira le mouvement de libération de l'individu dans le cadre d'un ordre collectif. Et c'est toujours la France qui, par touches successives, organisa l'équilibre entre les forces de l'intelligence et celles du cœur. La douceur de vivre est une formule et une réalité françaises, et c'est d'autant plus émouvant que la France, sans cesse menacée et tant de fois envahie, eut à subir de nombreuses guerres et n'a jamais connu de sécurité définitive. Dès lors, il y a quelque chose d'émouvant dans la conception stoïque d'une vie physique assez étriquée car, en même temps, le Français a l'esprit audacieux, le plus audacieux de l'Europe et du monde, lui qui fit de la liberté le dogme essentiel de sa philosophie politique, tout en donnant à cette liberté ses limites naturelles et bienfaisantes. Le Français dont la mesure ordinaire peut paraître sans grandeur est le type du héros même et son mérite est d'autant plus significatif qu'il aime avec passion, même avec une farouche prudence, sa tranquillité, sa terre, son argent, son bien domestique, ses habitudes traditionnelles, son présent et son passé confondus. Cet aspect mi-bourgeois, mi-héroïque comporte, en dessous, un corollaire qu'on ne peut négliger sans fausser l'image du Français. Il faut souligner ce que la vie de repliement entraîne de pensée, de réflexion, de méditation, et insister sur le caractère d'analyse et de finesse d'un esprit à qui la logique pose des barrières peut-être, mais à qui l'imagination ouvre un champ illimité pour la rêverie et les aventures de l'intelligence.

Oui, la « douceur de vivre » est une formule spécifiquement française. Dans l'univers bouleversé et incohérent, la France fut le symbole de la modération, de la subtilité, de la clarté, et aussi d'une certaine candeur généreuse. N'ayons crainte : sa défaite militaire a un caractère uniquement matériel. Même affaiblie, même amoindrie, elle

demeurera le lieu d'élection pour la fusion des esprits, le lieu où se forgeront quand même les fines armes de l'intelligence qui finit toujours par gagner l'univers.

Nous sommes tristes de la grande tristesse de la France, nous souffrons de ses souffrances, mais comme tous les Français dignes de ce nom, les étrangers — amis et débiteurs — gardent l'espoir d'une renaissance. Il faut que la France vive parce qu'elle est nécessaire au monde et à la civilisation. Les conditions d'une défaite sont toujours éphémères quand l'esprit n'abdique pas. Quelque sombres que soient les perspectives actuelles, les défenseurs de l'ordre humain ont leur devoir tout tracé. L'ordre humain de solidarité, de compréhension et d'indulgence, voilà ce qu'elle avait apporté au monde. Ceux qui écrivent, ceux qui ont une influence quelconque, doivent s'atteler à sa défense. Du reste, la défaite de la France reste mystérieuse. A côté des raisons techniques qui expliqueraient à la rigueur la trop rapide victoire allemande, on devine de tristes raisons politiques sur lesquelles l'heure n'est pas venue de s'expliquer et qui font de cette victoire une énigme angoissante. La France peut avoir été défaite militairement, ni son esprit ni son âme ne sont vaincus.

Elle fut toujours la meilleure des amies et la plus généreuse des créancières, et elle ne cessera pas de vivre parce que tant qu'il y aura des hommes, et qui pensent, ils puiseront, aujourd'hui et demain, et même dans un avenir plus éloigné, le culte passionné de la civilisation française. Malgré les tristesses de la bataille, l'angoisse et les incertitudes, les revers et les surprises douloureuses, les humiliations et les souffrances, nous espérons dans un avenir de réparation. « Les tenants du matérialisme, a dit un moraliste, sont les instruments de leur propre supplice. » Leurs succès sont toujours momentanés. Eux-mêmes « se décomposent dans la colère, la cruauté, l'envie, la volupté de détruire et de corrompre ». Reconnaissons là les stigmates mêmes de la force brutale dont, à

son tour, Napoléon admettait, au soir de sa vie, qu'elle est finalement toujours vaincue. « Ce que j'admire le plus au monde, c'est l'impuissance de la force à fonder quelque chose de durable. Il n'y a que deux puissances : le sabre et l'esprit. A la longue, le sabre est toujours vaincu par l'esprit. »

Seulement quel long détour, quel terrible détour aura fait l'humanité, en s'enfonçant dans des zones d'ombre, pour construire une métaphysique du monde nouveau !

Georges DUMANI.

N. V. GOGOL

HUMORISTE ET MYSTIQUE.

«La tristesse vient de ce que tu ne vois pas le bien dans le bien.»

GOGOL.

Nicolas Vassilievitch GOGOL est né le 19 mars 1809 à Vassilievka, petit village d'Ukraine, de la province de Mirgorod, gouvernement de Poltava.

Son père, petit noble de province, n'avait presque pas servi et, amoureux de sa terre, filait en son village une vie patriarcale, richement nourrie et très religieuse.

La douceur du nid natal, les superstitions colorées, les chansons gaies et longuement nostalgiques des paysans, ces bons enfants, respectueux, hâbleurs, humbles et fiers, imaginatifs, visionnaires même et pleins d'humour réaliste, infiniment paresseux, poètes de leur paresse et rudes travailleurs, propriétaires minuscules ou serfs grassement choyés, et puis le paysage petit russe, mer aux lentes houles, et généreuse, splendide en hiver, splendide en été : l'enfant est tout traversé de ces effluves. Dans cette solution sursaturée, le bonheur cristallise : bonheur des sentiments, des sons, des couleurs et des formes, bonheur de l'intégration inaperçue familiale et sociale, bonheur de la tradition choyante et des danses chatoyantes et aiguës.

Le bonheur cristallise et dépose le viatique. Ce viatique

sera son salut et sa perte. C'est la dose de clarté qui illuminera sa route et transfigurera les réalités du nord, les réalités de la ville et de l'étranger. C'est l'absence et la recherche d'une telle clarté ailleurs et plus tard qui mènera au tragique.

En ce début, nous connaissons pourtant des tendances qui, d'abord endormies, se réveilleront plus tard chez lui. Nicolas est fils aîné. Il vient combler un vœu longtemps déçu : ses parents avaient eu plusieurs enfants morts en bas âge. Aussi est-il précieusement emmitoufflé et gâté. Sa santé est d'abord précaire : quand ce n'est pas sa mère, c'est son père qui tremble pour lui. Des médecins l'examinent, il prend des remèdes. Il développe une tendance à se scruter, à se croire malade, qui se retrouvera plus tard. Mais ces circonstances n'expliquent pas d'autres caillots de sa vie d'enfant, que Freud interpréterait, faussement sans doute : resté seul dans les jardins, il entend des voix, il vit des angoisses étranges et même s'enfonce en des sentiments visqueux d'horreur. Avec l'âge pourtant, ces états pénibles s'effacent ; il prend des forces et la santé lui offre toutes les impressions que peuvent donner l'Ukraine et ses habitants, beauté, richesse, humour.

Dans ce village lointain si plein de vie franche et saine, ne manquent pourtant pas les préoccupations intellectuelles et littéraires. Le père même de Gogol, à ce que nous savons, semble avoir été un homme cultivé, doué de quelque talent. Il versifiait agréablement, se mêlait de peindre, animait un groupe d'amateurs : ils jouaient sur les scènes familiales d'entraînantes comédies ukrainiennes ; il en composa lui-même plusieurs. Dans le voisinage de Vassilievka se trouvait la propriété d'un parent éloigné des Gogol et leur protecteur, Trochtchinsky, un des grands à la cour de Catherine et d'Alexandre, ministre d'État en retraite et possesseur d'un théâtre en règle et d'une vaste bibliothèque où le jeune Nicolas put largement puiser.

En 1821, on envoie l'enfant, bourré de conseils, faire ses études au lycée de Nijni-Novgorod que venait de fonder le Prince Bezborodko. Là, Nicolas passe sept ans, retournant à Vassilievka à toutes les vacances.

Le lycée comptait quelques bons professeurs, mais l'administration en était encore mal assurée et des intrigues avaient lieu dans le corps enseignant. Aussi le programme en souffrait-il. Gogol s'intéresse uniquement à la littérature et au dessin. Heureusement pour lui, il eut des camarades intelligents et bien préparés, dont plusieurs devinrent des professeurs ou des écrivains connus. Ensemble, ils forment un groupe d'études, éditent un journal d'élèves, enfin organisent des représentations théâtrales. Nicolas s'intéresse peu au côté scientifique. Par contre, il prend une part très active dans le journal et le théâtre. Le directeur du gymnase encourageait ces tendances, et aux fêtes, les membres du groupe amusent toute la ville par les pièces qu'ils jouent et les concerts qu'ils donnent. Dans ces occasions, le jeune Gogol se dépense avec enthousiasme : il est metteur en scène, décorateur et joue avec beaucoup de succès des rôles comiques.

Nous ne voulons certes pas réduire à ces circonstances le génie de Gogol. Il est certain cependant qu'elles furent favorables à son développement. Cette alliance de la moelle de la vie russe, à laquelle il participe en atome dans son village, et de préoccupations artistiques et littéraires ont incontestablement favorisé l'essor de son génie. C'est cette sève profonde, cette vérité crue du peuple russe, merveilleusement réaliste, comique et lyrique, qui s'unit, comme la matière à la forme chez Aristote ou chez Kant, à ses dons artistiques. Son génie consiste dans la perception, ou mieux dans la *sensation* de cette vie du peuple et dans la sensibilité à ses moindres ressacs, à ses moindres remous. Ce peuple sera pour lui l'unique substance, la matière adorée qui imposera la forme ; il l'aime et le peint comme une mer, puissante dans sa paresse, lyriquement

étendue au soleil. Pour le moment, il est comme fondu au milieu de son calme. L'instant est parfait et dure pendant toute sa jeunesse.

*
* *

Au printemps de 1825, son père meurt. Gogol en est douloureusement frappé mais ne reste pas sur cette peine et regarde aussitôt l'avenir. Il a seize ans. Il mûrit soudain. Il se sent l'aîné de la famille et veut partager avec sa mère les soucis des finances ménagères. Il la soutient de ses encouragements, de ses conseils. En même temps, il songe à sa propre carrière. Rester comme son père dans la médiocrité dorée de son village ne sourit guère à sa jeune ardeur. Il veut aller à Pétersbourg où la vie bouillonne, où vivent les grands écrivains qu'il admire, où travaillent silencieusement les grands fonctionnaires, où brille la Cour et resplendit l'empereur. C'est là seulement que la gloire vient visiter les poètes, c'est là que l'on peut servir utilement la patrie en différentes fonctions. Se mesurant aux voies qui s'ouvrent à lui, il se sent capable de réussir en toutes. Mais l'idée ne lui vient pas qu'il pourrait être écrivain : pendant très longtemps il n'y croira pas ; et cependant, dans ses essais d'écolier, brille déjà un talent certain. De toutes les carrières, il lui semble que celle de juriste lui est la plus appropriée. Mais avant tout il faut aller à Saint-Pétersbourg. Il lui semble effrayant *d'être dans le monde sans faire apparaître son existence*. Il lui est inconcevable de rester en province dans les rangs des simples *existants*. Il rêve de Saint-Pétersbourg et de nuit et de jour. Il se voit même déjà « dans une gaie chambrette, les fenêtres sur la Néva ».

Il correspond avec des anciens de son gymnase installés déjà à Pétersbourg et en 1828, ayant à la fin de ses études passé un semestre au village, part pour la ville, muni de nombreuses lettres de recommandation adressées à quelques personnalités influentes.

*
* *

Pétersbourg, la grand'ville, se montre totalement indifférente au nouveau venu. Sur les chaussées de bois les carrosses roulent silencieusement ; brillants officiers, hauts fonctionnaires, grandes dames, tout continue de tourner exactement comme si Gogol n'avait pas été là. Il faut vite déchanter. Les rêves d'une « belle chambrette, les fenêtres sur la Néva », sont les premiers déçus. Tout est horriblement cher, Gogol doit se contenter d'une chambre de faubourg, donnant sur la cour. Quant aux personnages influents, ils semblent habitués à recevoir bien des lettres de recommandation. Gogol ne trouve pas de poste, et très vite il est à court de son maigre argent. A peine âgé de dix-neuf ans, seul dans la ville, loin de ses parents, loin de son Ukraine, il se sent envahi de l'angoisse du lendemain. Les soucis personnels n'entament pourtant pas son obstination à rester à Pétersbourg, à se maintenir là par tous les moyens ; au contraire, il est plus que jamais déterminé à réussir. Ne trouvant pas de poste vacant, il cherche à se tirer d'affaire. Il remarque que la « société » de Pétersbourg s'intéresse à l'Ukraine et décide d'en profiter. Il demande à sa mère les comédies paternelles, espérant les monter et obtenir « au moins quelque public ». De plus, il la prie de lui envoyer des descriptions détaillées des coutumes populaires, des vêtements, des plats, et, en général, des mœurs : croyances, jeux, etc. Il demande même qu'on lui envoie des vêtements de toutes sortes. Gogol ne fut jamais, quoiqu'il semble, un imaginaire, et son art est toujours fait d'observation exacte.

1829 voit apparaître la première œuvre de Gogol, un poème d'adolescent écrit sans doute au sud, *Hans Kinhelharten*, qu'il publie sous le pseudonyme de V. Alov. Elle n'a aucun succès et la critique se montre particulièrement sévère. Le malheureux auteur, honteux, court

avec son domestique toutes les librairies, rachète les exemplaires et en fait un grand feu de cheminée.

Il ne parvient pas, d'autre part, à monter les pièces de son père. L'horizon est complètement bouché par l'épais brouillard des soucis quotidiens. L'inquiétude l'étreint si fort qu'il fait une action étonnante : puisant aux maigres fonds que sa mère avait envoyés pour payer l'hypothèque, il part pour l'étranger, va à Lubeck, y reste quelques semaines : au retour, il est obligé de contracter des dettes et se remet fièvreusement à la recherche de quelque chose.

Ce n'est que vers le milieu de l'hiver qu'il parvient à se caser au Ministère des Affaires étrangères. Il était temps. Un peu plus et Gogol aurait dû retourner au village. Pourtant, tous les problèmes ne sont pas résolus. La paye est des plus modestes. Les besoins par contre pressants : il avoue « qu'il a tiré tout l'hiver (1829-1830) avec son pardessus d'été ». C'est probablement à cet hiver qu'il pensera en écrivant dix ans plus tard sa célèbre nouvelle *La pelisse*, où il met en scène un fonctionnaire, vieux déjà et miteux, végétant aux petits grades, la risée de ses collègues, dont l'existence est un équilibre toujours instable entre des revenus minuscules et l'énorme quantité de petites dépenses, qu'il ne peut réduire au delà d'un certain point ; sa vie est parcimonieusement meublée de frêles joies auxquelles il se prépare de longue date, qu'il savoure en artiste, une fois arrivées. Comme Gogol, son humble héros n'a qu'un pardessus d'été pour protéger son échine de la glaciale bise de la Néva. A la différence de notre auteur, il le porte depuis des années, le défend même contre les moqueries du bureau, et mène une vie étriquée de chien malheureux et somnambule. Mais voilà qu'une année, son « tailleur », personnage remarquable d'ailleurs, lui déclare que son pardessus n'est plus raccommodeable, et malgré toutes les objurgations du fonctionnaire, reste inébranlable dans cette décision. Je ne saurai raconter comment le malheureux se procure

la somme fabuleuse nécessaire pour une pelisse, ni avec quelles angoisses il la voit croître, et quels sont ses sentiments, voisins de l'orgueil et de la jouissance, lorsqu'il la met enfin. La sensation est immense au bureau. Les fonctionnaires, moitié par blague, moitié par compassion, l'invitent à une fête le soir. Il y boit du champagne pour la première fois de sa vie, et, rentrant, suit même quelques pas une forme féminine. Brusquement, dans un terrain vague, des voleurs le dépouillent, et le laissent étendu dans la neige. Son désespoir est tel qu'il a la suprême audace d'aller voir le préfet de police de Pétersbourg en personne. Les résultats sont nuls et d'ailleurs inutiles, car notre héros est mort, entre temps, de pneumonie. Mais son fantôme rôde, dit-on, le soir dans les nuits venteuses de la ville, et arrache aux gens leurs manteaux. Il ne disparaît que le jour où il réussit à enlever la pelisse du préfet de police qui l'avait rudoyé.

C'est écrit avec tout le réalisme, l'humour et la compassion dont Gogol est capable. Voilà un terrible réquisitoire contre l'inégalité sociale, non pas seulement contre la misère mais plutôt contre les conséquences psychologiques et morales qu'elle entraîne. Gogol dépeindra souvent ce minuscule fonctionnaire tout au bas de l'immense échelle administrative, rivé là pour toujours. Quelle déformation psychologique de l'homme ! les pauvres copistes entassés dans les bureaux dont toutes les tendances naturelles sont pratiquement mortes, n'ayant jamais eu la possibilité, même la plus éloignée, de s'exercer ; ces espèces de fourmis asexuées dont toute la vie semble consister à recopier des pages et des pages et qui se font des petites joies à leur taille ; ils se forgent par exemple une prédilection pour une certaine lettre, éprouvent dès lors une joie spéciale à la recopier en belle ronde, ils ont une espèce de sourire en la rencontrant, comme d'autres en songeant à une belle femme. Ce sont les conséquences morales de cette déformation psychologique, réalisée aussi sûrement par les conditions sociales que si ces êtres

avaient été réduits dans des laboratoires scientifiques, comme le voudrait Huxley, qui posent pour Gogol un problème autrement grave que celui de la pauvreté économique. La pauvreté psychologique, cette dégradation de l'homme, est pour Gogol une tragique question ; il prendra à sa charge d'y répondre et ne cessera d'être tourmenté.

Quant à ses difficultés économiques, assez passagères d'ailleurs, elles n'ont pu avoir aucune influence sur son caractère : il n'aurait fait qu'en rire, si elles ne l'avaient douloureusement mis en contact avec cet aspect de la grande et sainte Russie.

Ainsi rapproché de ces êtres et de ces réalités, Gogol ne tarde pas à prendre son métier en dégoût. Il cherche par tous les moyens une issue. Tentatives sans suite. Une fois, il se souvient par exemple de ses succès théâtraux à Nijni et se présente au concours des Théâtres Impériaux. Mais il sent lui-même qu'il ne répond pas aux règles alors appliquées et ne s'enquiert même pas de savoir s'il est reçu.

Mais surtout Gogol tente de s'introduire dans le monde littéraire : il traduit pour les journaux de petits articles, écrit ses premiers contes ukrainiens. Enfin, il fait connaissance d'une personnalité importante : Delvig, ami de Pouchkine, éditeur de la célèbre revue russe *La gazette littéraire*. Celui-ci fait publier dans les *Notes civiques*, le meilleur gros périodique du temps, les premières nouvelles de Gogol, sans signature.

Celui-ci, d'autre part, ne délaisse pas son talent pour la peinture, et travaille assidûment à l'Académie des Beaux-Arts. Quoique sa situation financière soit toujours très serrée, de sorte qu'il peut écrire à sa mère que « chaque kopek, chez moi, a sa place assignée », il n'a cependant plus l'angoisse du lendemain et peut organiser sa vie, peut enfin se tourner vers l'avenir. Voilà comment s'établit le programme de ses journées : jusqu'à trois heures au ministère ; après déjeuner, de cinq à sept, il se

rend à l'Académie des Beaux-Arts. Il passe la soirée avec des provinciaux de Nijni, ou dans quelque famille amie de Pétersbourg.

C'est à partir de 1831, que la chance lui sourit. Il fait la connaissance de Pletneff et celui-ci joue avec bonne humeur le rôle de « deus ex machina », déniche pour le jeune Nicolas Vassilievitch un poste de professeur à « l'Institut Patriotique des Jeunes Filles Nobles ». Cela lui procure des leçons particulières rémunératrices. Il peut enfin abandonner sa place au ministère. C'est chez Pletneff aussi qu'il fait la connaissance de Pouchkine et de Joukovsky, qu'il entre dans leur coterie. Il passe en leur compagnie des journées entières. Cette intimité des hommes les plus intelligents de la Russie, de ses plus grands écrivains, l'enthousiasme et réveille en lui un désir d'imitation ou même d'émulation. Ces nouvelles amitiés furent ainsi la cause occasionnelle qui lui fit prendre conscience de sa vocation. Il travaille dur, avec foi, tout l'été 1831 et donne enfin à l'éditeur une série de nouvelles qui composent le premier volume des *Soirées dans une ferme près de Dikanka*. L'ouvrage paraît en automne sous un pseudonyme sonore et sentant bon le terroir « Cultivateur Roudiy Panko » que Pletneff encore trouve pour lui. Dans ce recueil qui aura une seconde partie et une suite, *Mirgorod*, Gogol peint son Ukraine natale, chante son amour pour ses paysages, ses habitants débonnaires. Il exprime toute la clarté de sa jeunesse et ce sera la seule fois qu'il peindra, qu'il sera capable de peindre cette clarté naïve et succulente. Dès ce premier livre, Gogol fait preuve de son extraordinaire don d'observation, de ce réalisme pénétrant grâce auquel il se place avec humour — et nous invite avec toute l'hospitalité russe à nous placer — d'emblée, à l'intérieur des choses et des gens ; et puis de ses splendides qualités de peintre lyrique du monde et de l'homme. Le lyrisme chez lui découle d'ailleurs tout naturellement du réalisme, car son réalisme est si humain, si *essentiel*, qu'il suffit qu'il se

hausse sur la pointe des pieds, pour devenir le plus vrai des lyriques. A une époque où le romantisme règne, où, en Russie même, les grands écrivains, Pouchkine, Lermontoff, se contentent d'être de grands écrivains, Gogol dépasse d'un coup le Narcissisme littéraire et entre en communion profonde avec le peuple russe. Voilà du vrai «art social» bon à faire oublier à Céline «l'art sozial» de nos jours. Le peuple russe ici, c'est le paysan d'Ukraine, c'est la vie au village. Il le peint dur travailleur, paresseux, ivrogne bon enfant, mais surtout adorant les contes interminables, merveilleux et terrifiants, les habits et les danses multicolores, les chants, mi-partie humour, mi-partie longue plainte. Son paysan est doué d'une fierté native, blagueur et bon enfant. Nous assistons avec malice aux fêtes, aux croyances du village, à ses intérêts, à ses potins, à ses intrigues. On se sent partie de l'immense peuple russe, fondu en un de ses éléments essentiels : le village.

Les croyances au diable se mêlent intimement à cette vie paysanne. C'est une sorte de longue lutte entre le diable et le paysan : le diable n'est pas la force du mal toute-puissante, non ! Il a un sexe, le diable : il est mâle ou femelle, il y en a de grands et de petits ; et puis il est horriblement laid, il a un groin de porc ou un museau de cheval ou une gueule de chien. Sa laideur est à la fois un objet de terreur et de quolibets, et, dans sa lutte contre les «honnêtes gens» de paysans, il est loin d'avoir toujours le dessus. Souvent, il est découvert par un madré cosaque, qui, plein d'audace et de peur, le roule, le ridiculise, en triomphe. A ces contes où vit le village russe, se mêle ainsi la trame merveilleuse et comique d'une longue épopée vraiment populaire marquant cette lutte entre le diable, malin et laid, et le paysan, qui, tout effrayé, possède cependant des armes puissantes contre lui, et lui rend souvent des points en malice et en courage. Cette épopée, pour Freud, serait la manifestation caractéristique d'une ambivalence de sentiments (un même

objet étant cause de peur et de triomphe) et il aurait cherché à savoir quel complexe le peuple russe a extériorisé, projeté dans le diable. Ce qui nous intéresse, c'est de constater que Gogol a su peindre dans ces recueils non seulement la lente vie du village, marquée d'incidents comiques et lyriques, de fêtes, de danses et de chants, mais que l'ensemble de ces contes constitue une véritable épopée, répondant à toutes les définitions du genre : bien populaire, légende d'une longue lutte, création spontanée du peuple et qui s'exprime par la bouche d'un poète de génie. Gogol la chante avec infiniment d'humour et de lyrisme.

Il semble que ce caractère d'épopée est jusqu'à présent passé inaperçu des critiques littéraires ; il échappa aussi à ses contemporains et amis. Ceux-ci surent pourtant reconnaître une œuvre admirable. Gogol jouit immédiatement d'une jeune célébrité dans les milieux littéraires de Pétersbourg et de Moscou, et Pouchkine plein d'enthousiasme s'écrie : «Voilà de la vraie gaieté, sincère, sans gêne, sans mièvrerie, sans vulgarité. Et par endroits quelle poésie et quelle sensibilité ! Tout cela est si inattendu dans notre littérature, que jusqu'à présent je n'en puis parler en froide raison.»

Le plus remarquable dans cette épopée, c'est la simplicité de son sujet, extrêmement riche et intarissable : la vie quotidienne du peuple russe ou du moins ukrainien, et la simplicité de son style, extraordinairement riche en mots et en expressions pittoresques et pourtant éminemment parlé et parlé paysan. On a reproché à Gogol des fautes de syntaxe ! Mais c'est un paysan qui parle : ses récits s'égrènent de soir en soir, comme les «nuits» de Shéhérazade, devant un auditoire de paysans hâbleurs et naïfs. Gogol est au contraire merveilleux de naturel. Son langage est parlé, mais non un parlé mort aussitôt que couché sur le papier, mais un parlé qui garde tout son dynamisme et sa saveur, comme chez Montaigne ou Céline. Sa richesse de mots et d'expressions est inégalée

dans la littérature russe et ne peut guère trouver son correspondant que chez Rabelais. Mais son parlé, quoique paysan, n'est jamais vulgaire. Il est au contraire précis et imagitatif à la fois, plein d'humour comme chez Montaigne encore, et c'est bien une sorte de Montaigne paysan, bien moins savant, certes, mais plus lyrique et plus humain, peut-être, qui conte ces « soirées ».

*
* * *

Pouchkine sent le génie de ce jeune homme de vingt-deux ans et le prend sous sa protection. Il se rend compte que sa culture est encore superficielle, lui fait lire les grands écrivains étrangers, Molière, Goethe, Hoffmann, Shakespeare, Shakespeare surtout, que Gogol aime et transporte toujours avec lui. Pouchkine lui donne en exemple Cervantès et lui parle de l'utilité éminente de la satire et du rire. Les critiques russes ont l'habitude de faire jouer un grand rôle à Pouchkine dans la formation du génie de Gogol. Comme si les conseils d'être satirique et vrai, plein d'humour et de lyrisme, pouvaient être mis en pratique par qui n'a pas déjà ces qualités. C'est au contraire Gogol qui a suggéré à Pouchkine Cervantès, dont le génie est en effet proche de celui de notre ukrainien. Pouchkine a surtout servi à Gogol en ce que, voyant les qualités dont le jeune homme ne prenait pas encore pleine conscience, il l'encouragea à les développer : par exemple il lui conseille d'étudier le russe, et Gogol, suivant en cela son goût natif, compose pour lui-même un « vocabulaire des mots populaires, vieux et inusités », il amasse toute sa vie des expressions caractéristiques, des tournures frappantes, des termes spéciaux. La nécessité du travail, dont a parlé Pouchkine, trouve en Gogol une inclination naturelle d'artisan pour le travail bien fait et fini avec amoureuse patience. Cet amour du travail était d'ailleurs nécessité par un autre aspect du talent de Gogol. Ses œuvres, où semble sans cesse briller

l'imagination, sont en réalité toujours faites d'après nature. Gogol l'a affirmé lui-même à plusieurs reprises : il manque totalement d'imagination, il n'a jamais inventé un caractère, ni un paysage. Il lui était même difficile de trouver « l'histoire » qui devait soutenir ses œuvres. Il demandait sans cesse des « sujets » à Pouchkine et à ses autres amis. « Faites-moi le plaisir, donnez-moi n'importe quel sujet, n'importe lequel, comique ou pas comique, mais une anecdote purement russe. — Par Dieu, mon esprit et mon estomac sont tous deux affamés », lit-on dans une lettre à Pouchkine. Le sujet n'a d'ailleurs aucune importance dans ses œuvres. Ce qui en fait tout le prix, c'est la peinture *d'après nature* de la Russie.

Ses œuvres sont ainsi préparées par de très nombreuses notes, qu'il ne cesse de prendre, et que nous avons le bonheur de posséder : elles constituent un trésor de renseignements sur tous les aspects de la Russie. Il y a là un énorme travail de documentation : d'une part sur les sujets les plus divers, comme par exemple sur les différents chiens de chasse, les noms que leur donnent les chasseurs et de quelles expressions ceux-ci se servent pour les commander, ou sur la façon de semer ou sur les habitudes et expressions des joueurs de cartes, etc. Puis sur le fait social, travail extrêmement précis, très approfondi, aujourd'hui étude sociologique inestimable, car il nous fait comprendre l'esprit des institutions et de l'administration, l'esprit de l'organisation sociale de la Russie d'alors ; Gogol étudie de façon précise en quoi consistent les attributions des divers fonctionnaires, quel est leur esprit, quel est leur pouvoir effectif, qui jalourent-ils, la façon dont ils peuvent toucher des « dons », ce qu'ils doivent faire pour passer pour honnêtes, les situations de leurs femmes, leurs rivalités, etc. Tout cela est écrit pour lui seul, le plus sérieusement du monde, et ces carnets de notes, mieux encore que ses œuvres, nous font voir toute vivante, et la Russie d'alors, et l'esprit observateur, sérieux et humoriste de Gogol. Sur une même

page voisinent de brèves descriptions de maisons, de paysages et de villes, croquis faits de main de maître, des conversations paysannes notées dans toute leur saveur ; des renseignements extrêmement détaillés sur des mets, des habits, des coutumes, des noms, des fonctionnaires, etc. On ne peut résister au plaisir de citer une page de son carnet de 1842 :

«METS.

«*Monia* ou *ninia*, tripes de mouton ou autres farcies de sarrasin, de cervelle et de pieds. *Golovizna*, gâteau à la *golovizna*, c'est-à-dire avec toute la tête d'un esturgeon, les abatis et la partie inférieure.

«A Iaroslav, les églises sont belles et caractéristiques. De Saratov... la steppe ; un petit arbre, comme un orphelin. Des aigles vous rencontrent et vous accompagnent, nageant dans l'air par dizaines ; séparément, volent les vautours. La steppe et la steppe. Parfois apparaît la Volga. Des stationnements de cosaques.

«Une paysanne : elle court, la taille entourée d'une étoffe bleue et sous la toile se secouent les seins palpitants, et les jambes dépourvues de vêtement, nues jusqu'aux genoux, jouent de sang et de santé.

«Proverbe ukrainien: Par le mensonge, tu traverseras le monde, mais ne pourras retourner.

«*Vziatki*⁽¹⁾ du procureur : 1° générales ; de tous les fonctionnaires il prend des *vziatki* ; 2° d'affaires occasionnelles ; 3° des officiers de province qui touchent fort lors des enquêtes ; 4° des entrepreneurs.

«*Vziatki* du gouverneur. Les moins honteuses, les *vziatki* des entrepreneurs, que prennent même les honnêtes, parce que cela ne fait de tort à personne, et que les affaires

(1) Dons, pourboires.

seraient allées de même sans dons. Elles se prennent ouvertement.

«Vziatki de malandrins mêlés à des affaires pénales et dans toutes les poursuites contre de riches propriétaires. Le gouverneur (prend) personnellement et par son secrétaire. De tous lorsqu'il inspecte le gouvernement, ce qu'il doit faire une fois l'an : ici, sous forme de présent de pain et de sel, on place un paquet de billets dans le pain ; et dans toutes les affaires exceptionnelles ou inattendues, alors par l'intermédiaire du secrétaire. . .

«Vziatki des fonctionnaires pour leur vendre les places. Il prend lors des enchères, des fournitures, de la construction de bâtisses, etc... pour approuver les prix...⁽¹⁾.

«*Général* : La cour qui entoure le Gouverneur et le suit partout : ses maîtresses, sa femme, le sexe féminin et sa chancellerie.

«En quoi le Gouverneur est gêné par le Général-Gouverneur ? En ce que c'est l'instance nécessaire entre lui et le ministre ; rien n'arrive au ministre, des pensées du gouverneur, mais seulement du général-gouverneur. Par là, celui-ci peut se mêler de tout, questionner, apprendre et troubler les affaires, commandant aux fonctionnaires, etc...»

Gogol a ainsi toute sa vie amassé les renseignements les plus variés, qui étaient la préparation nécessaire de ses œuvres, car il n'invente rien, n'aime pas imaginer. Il est fier d'ailleurs de sa façon de travailler. Il écrira bien plus tard : «J'ai besoin de ces renseignements, comme a besoin d'études d'après nature un peintre qui dessine un grand tableau de sa propre invention. Il ne transcrit pas ces dessins sur son tableau, mais les suspend tout autour sur les murs, pour avoir sans cesse devant soi la réalité, pour ne pécher en rien contre elle, contre le temps ou l'époque qu'il a choisi. *Je n'ai jamais rien créé en imagination et je n'ai jamais eu cette propriété.* Chez

⁽¹⁾ L'énumération continue pendant deux pages.

moi, ces choses étaient bien peintes, j'avais pris de la réalité, utilisé des données que je connaissais. Je ne pouvais deviner l'homme que lorsque je me représentais les plus infimes détails extérieurs. Je n'ai jamais peint un portrait dans le sens d'une simple copie. Je *créais* le portrait, *mais je le créais après avoir compris et non imaginé*. Plus j'avais de choses dans ma compréhension, plus exacte en sortait mon œuvre. Je devais savoir beaucoup plus que n'importe quel autre écrivain...»

Gogol est tout aussi sévère pour le style que pour le fond. La forme chez lui dépend d'ailleurs elle-même en partie de cette documentation, puisqu'il s'agit de faire parler un paysan comme parlent les paysans, un gouverneur comme s'expriment les gouverneurs, une femme de procureur comme jasant les femmes de procureur, etc... Il reprend de nombreuses fois ses œuvres et refait entièrement certaines d'entre elles jusqu'à six et sept fois.

*
* *

Ayant arrangé ses affaires à Pétersbourg, Gogol, après quatre ans d'absence, retourne au printemps 1832 dans sa terre natale. En passant, il s'arrête à Moscou pour faire connaissance, selon un plan arrêté d'avance, de quelques personnalités importantes du monde littéraire, tels que Dimitrieff, Pogodine, Aksakoff.

Il passe l'été chez lui, à Vassilievka. On imagine comment il dut être reçu ; en somme, à vingt-deux ans, il a déjà percé : il est l'ami des plus grands écrivains russes et déjà célèbre parmi eux. L'admiration de sa mère et de ses sœurs, de tout le village l'entoure. Dans cette atmosphère, il écrit la seconde partie des *Soirées dans une ferme près de Dikanka* et, à l'automne, rentre à Pétersbourg, emmenant avec lui ses deux jeunes sœurs qu'il met en pension à « L'Institut Patriotique ». Le second volume est édité, confirmation éclatante du talent de Gogol, et jouit du même succès.

Chose étonnante, Gogol n'est pas encore certain de sa vocation. Il cherche d'autres voies. La documentation qui lui a été nécessaire pour écrire le début de cette épopée ukrainienne lui a fait entrevoir la richesse des légendes et des traditions de sa terre natale. Il est séduit, attiré par son passé chatoyant aux larges pans de mystère. C'est ainsi qu'il commence à croire que l'œuvre, à laquelle sa vie est destinée est de ressusciter le passé de l'Ukraine, d'écrire l'histoire de son peuple et de sa civilisation. D'accord avec Maksimovitch, un savant de sa terre, brave homme et qui est heureux que la science acquière un jeune élément de valeur, il élabore un plan d'attaque pour obtenir une chaire à l'Université de Kieff. Enthousiasmé à cette perspective, il fait à ce sujet des démarches énergiques et entraîne même dans l'affaire plusieurs personnalités importantes. Gogol fait d'avance des plans gigantesques de travail : il va écrire une histoire universelle en deux ou trois volumes, puis une histoire de l'Ukraine en six ou sept volumes, et en huit ou neuf, une histoire générale du Moyen âge. Mais la chaire de Kieff va à un autre. On lui propose cependant en juillet 1834 un poste d'assistant-professeur à l'Université de Pétersbourg que Gogol accepte dans l'espoir d'être bientôt transféré à Kieff. Il se prépare avec enthousiasme et brûle du feu sacré de la profession. Il déclare qu'on allait voir, qu'il n'allait pas être pareil à « la foule des professeurs falots, qui bondent les Universités ». Et, en effet, ses premiers cours sont brillants, et, d'après des auditeurs, sont suivis avec grand intérêt. Mais la flamme première ne dure pas. L'absence de culture scientifique solide oblige le jeune assistant-professeur à un travail fatigant de documentation qui lui plaît certes moins que la peinture ou la littérature. Il prépare de moins en moins ses cours et ceux-ci deviennent bientôt arides, ennuyeux. Il vient souvent en retard, pour peu de temps, ne suit pas de plan, ses salles se font vides. Quant aux vastes projets historiques, aux innombrables volumes, ils se

traduisent par quelques articles de caractère général, en traçant à grands traits le plan.

En 1835, il donne sa démission : « Je suis monté inconnu en chaire, et inconnu j'en descends. Cette année et demie, c'est le temps où je fus ignoré, car l'avis général affirme que je ne me suis pas attaqué à mon travail », écrit-il alors dans une lettre. Il ne faudrait pas croire d'ailleurs, que, durant ce temps, Gogol ait réservé beaucoup de sa pensée et surtout de son être aux travaux scientifiques ! Le flot littéraire coule toujours en lui et il est désir inassouvi de matière et de vie. Et la vie mûrit rapidement en Gogol, toute orientée vers la forme. En 1833-1834, paraît *Mirgorod*, la suite des *Soirées*, qui prolonge l'épopée populaire ukrainienne. C'est là que se trouve l'épopée voulue de Tarass Boulba. Ce sera la dernière œuvre où brillera une clarté sans mélange et cette joie réaliste pleine d'humour.

Car depuis ses expériences à Pétersbourg, depuis surtout son séjour au ministère, une autre réalité russe que le gai village d'Ukraine s'est révélée à lui, et cause un profond bouleversement dans l'intime de son être.

*
* *

Ce n'est pas tant la misère et la pauvreté que la déformation psychologique qui frappe Gogol. D'ailleurs ce n'est à aucun moment la pauvreté matérielle qui l'émeut : il y en avait peu en Russie. C'est la paresse, la gabegie, la vénalité, la bassesse, la médiocrité, la cruauté, la vanité, bref, la stérilisation psychologique et morale la plus complète. C'est d'abord, c'est presque exclusivement dans l'administration que s'épanouissent de bas en haut ces qualités, perversion de l'âme russe, et c'est cette pourriture psychologique qui encadre et gouverne le peuple russe. Il faut dire que dans cette peinture, Gogol ne comprend ni le pouvoir suprême de l'Empereur, ni les Grands qui composent son Conseil et sa Cour. Il avait

l'intention, paraît-il, de décrire ces régions supérieures dans le troisième livre des *Âmes mortes*. Il semble les croire au-dessus de la vénalité par leur richesse, de la vanité par leur naissance, et désireux même de bien faire. Il les aurait montrés, ou aveugles sur le mal de la Russie — toute cette administration pourrie — ou impuissants à vaincre son inertie immense, visqueuse, où les coups et les punitions, les décrets les plus sévères s'engloutissaient comme on se noie dans la vase.

A lire Gogol, l'idéal de tout ce qu'il y avait de médiocre et de malsain en Russie fut toujours d'être fonctionnaire. Être fonctionnaire, cela s'appelait «servir», servir son Empereur et la Sainte Russie. Ainsi c'était une sorte de devoir honorifique, devoir civil, parallèle au service dans l'Armée. Aussi, à partir de certaines fonctions, correspondant au grade d'officier, était-on noble. Cette noblesse n'était d'ailleurs pas héréditaire.

Toutes les classes de fonctionnaires, de villes ou de provinces, depuis le scribe jusqu'au général, défilent devant nous avec tous leurs traits significatifs : détails de physionomie, tics, habitudes de vie, de langage, qui mettent à nu l'âme de l'homme, en lui conservant toujours ce qu'elle a de concret et de satisfait d'elle-même. C'est irrésistiblement comique et triste. Selon le rang, son humour est mitigé de pitié, nuancé de mépris, soutenu de colère. Dans tous les cas, et paradoxalement, il s'en dégage une sorte de lyrisme de la poussière qui vient de ce que cette pourriture est quand même une sorte de vie, une façon de s'agripper et de lutter pour une place au soleil.

De 1833 à 1842, dans une série de chefs-d'œuvre, Gogol fait vivre l'immense classe des fonctionnaires. Ils sont là dans ses comédies, dans ses nouvelles et surtout dans les admirables *Âmes mortes*. En 1833, il est plein d'allant, sent bouillonner ses forces. «Je suis amoureux de la comédie», écrit-il. Voilà que ces jours-ci, le sujet commençait à se dessiner, et déjà le titre était écrit sur

un gros cahier blanc : « Le Vladimir⁽¹⁾ de troisième classe ; et combien de colère, de rire et de sel. Mais soudain je me suis arrêté, j'ai remarqué que la plume se heurte sans en avoir l'air à de tels endroits, que la censure ne laissera jamais passer. Il ne me reste qu'à inventer un sujet si innocent que même un agent de police de quartier ne s'en offense pas. Mais qu'est-ce qu'une comédie sans vérité et sans irritation ? Je me mets à l'histoire, et voilà que devant moi vit la scène, bruissent les applaudissements, que des figures sortent des loges, du poulailler, des fauteuils et montrent les dents et . . . je dois me nourrir d'histoire ! »

Cette hésitation ne dure pas et Gogol s'attaque courageusement à sa tâche. Il déterre tout ce qu'il y a de frelaté, de déficient, de pourri dans l'immensité russe : la vénalité éhontée des fonctionnaires, le désordre de l'administration, la pauvreté psychologique de toutes les classes sociales.

*
* *

La « vziatka » n'est pas le pourboire, c'est une institution vénérable : aucun acte officiel ne peut se faire sans que les rouages de l'administration aient été soigneusement graissés aux bons endroits de la quantité voulue. Pour cela une science aux multiples recoins, exquise de finesse est requise. Pour un acte de peu d'importance et auquel suffit l'autorité d'un plumentif subalterne, ce sera tant. Mais s'il s'agit d'une formalité mettant en jeu un fonctionnaire de grade moyen, et qui est déjà pratiquement noble, il faut savoir ménager son honorabilité. Plus haut, les travaux d'approche sont plus complexes : les invitations à dîner, au whist, des amis communs sont nécessaires pour que le transvasement se fasse avec la

⁽¹⁾ Décoration russe.

souplesse voulue. Qu'on se souvienne des *vziatki* du gouverneur énumérées par Gogol. Sans cette science, il est impossible d'aboutir à quoi que ce soit : les papiers ne seront jamais transcrits, la réponse de *l'autre* administration ne sera jamais arrivée, on attendra sans cesse une certaine permission nécessaire. Des réformes, des ordres sévères sont constamment édictés, qu'en résulte-il ? L'ancien fonctionnaire est déporté en Sibérie ; le nouveau, vu les dangers qu'il court, fait tripler les tarifs !

La *vziatka* n'est d'ailleurs pas la seule forme de vénalité administrative. Il en est d'autres et de plus lucratives, mais qui ne sont possibles qu'à partir de certains grades élevés. Le gouverneur d'une ville de province oblige par exemple tous les marchands à lui faire des cadeaux les jours de fêtes, et on en trouve bien cent dans l'année. Mieux encore, d'accord avec le juge, le procureur et deux ou trois autres fonctionnaires influents, il fonde un Comité pour la construction d'un hôpital. On envoie le projet à Pétersbourg. Au bout de six mois, on reçoit des fonds. On fait aussi une collecte plus ou moins forcée. La première pierre est posée en grande cérémonie. Et puis, et puis... qu'arrive-t-il ? Chose étrange, au lieu de l'hôpital, ce sont de belles maisons qui viennent embellir la petite ville. L'étranger de passage demandera : « A qui est cette belle maison ? — A Monsieur le Juge. » — « Et celle-là qui est peinte à l'huile ? — A Monsieur le Gouverneur. » — « Et la bleue au bout de la rue ? — A Monsieur le Procureur. » — « Ce sont de belles maisons, dira l'étranger. Vous avez une bonne ville et riche. On voudrait habiter une telle ville... » Ainsi coule la vie : on célèbre joyeusement les anniversaires ; quand viennent des inspecteurs, on perd au whist la somme nécessaire, les enfants grandissent, les filles sont en âge d'être mariées, on fait même des projets, lorsque, soudain, un tonnerre s'abat sur la ville. Gouverneur, juge, procureur sont envoyés en Sibérie, leurs biens confisqués, on les voit se traîner aux pieds du Censeur. On nomme

d'habitude gouverneur, juge et procureur ceux qui les avaient dénoncés. Au bout d'un mois, le Censeur s'en va et la vie continue. C'est une grande et belle chose que l'administration.

On s'imagine le désordre que de telles coutumes introduisent partout, de quelle façon rentrent les impôts, se font les différents services publics...

Mais c'est surtout la stérilisation de la pensée qui effraie Gogol. Au bas de l'échelle, on a ces sortes de fourmis asexuées, les scribes étiques et poussiéreux, abrutis de nullités. Plus haut, des fonctionnaires à portée de la noblesse mais qui ne l'atteindront jamais, arrogants envers les inférieurs, vils devant les supérieurs. Au-dessus, les gouverneurs, maîtres des postes (personnages qui lisent toutes les lettres, savent tous les secrets), juges, procureurs, conseillers et, que sais-je, combinent ensemble ou séparément, intriguent, jaloux, vaniteux et tous d'une effrayante pauvreté mentale. Leur vie privée, qui constitue la vie sociale de toutes ces petites villes disséminées dans l'immense Russie, est tout à fait vide de la moindre préoccupation intellectuelle. Les scribes sont toujours célibataires, toujours seuls, sans amis, sauf peut-être cette tasse de thé qu'ils se préparent dans leur chambre. Elles sont toutes semblables à celle de cet Akakiy Akakievitch, le héros infime de la *Pelisse*. Parmi les fonctionnaires moyens, on trouve déjà une forme de vie : ils sont mariés ; leur femme, fille de marchand, apporte une certaine dot et d'innombrables enfants. Elle est peu instruite, sottie, vaniteuse. Ensemble, ils déballent leurs potins ; sur un ton doux et patriarcal, on dit énormément de mal de tous les supérieurs, on boit du thé en famille, on rend visite aux collègues, on prend du thé ensemble, on est accablé par les dots à constituer aux filles, l'instruction à donner aux fils pour qu'ils entrent dans l'administration, au département de leur père, continuer à servir la Patrie...

Plus haut, par contre, quelle vie, quel luxe... ! On

n'en trouve pas de pareil à Pétersbourg, et même à Paris. Madame la Gouverneur, et Madame la Procureur, et Madame la Maîtresse de Poste, quelles grandes dames, quelle noblesse, quel maintien ! Et leurs dignes filles, quelle grâce ! quelle pureté ! quel esprit ! Péronnelles vaniteuses, précieuses de provinces, sottes, intrigantes, vides . . .

Et quelle vanité partout, la vanité de bas en haut. Il n'est pas si petit fonctionnaire qui ne veuille paraître impressionnant par rapport à ceux qui sont encore inférieurs. « Il se trouvera toujours un tel cercle d'hommes, dit Gogol, pour qui ce qui est insignifiant pour d'autres, est déjà important . . . C'est ainsi que dans la Sainte Russie tout est malade d'imitation : chacun imite et déforme son supérieur. On dit même qu'un quelconque conseiller-titulaire ⁽¹⁾, quand on l'eut fait chef d'une quelconque petite chancellerie, immédiatement, s'est fait préparer une chambre spéciale, l'appelant « chambre de présence », et posta à la porte des espèces de chambellans à cols rouges et galons, qui s'empressaient d'ouvrir la porte à tout venant, quoique dans la « chambre de présence » il y eut à peine place pour un bureau ». Au haut de l'échelle et même à Saint-Pétersbourg, il n'en est pas autrement. Parlant d'un chef de chancellerie de la capitale, Gogol écrit dans *La Pelisse* : « Il s'efforçait de renforcer son importance par beaucoup d'autres moyens : il établit que les fonctionnaires inférieurs devaient le rencontrer jusque dans l'escalier, quand il arrivait à son poste ; que personne n'osât se présenter directement à lui, mais qu'au contraire tout suivît l'ordre le plus sévère ; que l'enregistreur de collègue ⁽¹⁾ en rapportât au secrétaire de gouvernement ⁽¹⁾, le secrétaire de gouvernement au secrétaire-titulaire ⁽¹⁾, ou à qui de droit, et que seulement de cette manière l'affaire arrivât à lui . . . Les façons de

⁽¹⁾ Grades de fonctionnaires.

s'adresser et les habitudes de *la Personnalité* étaient solides et majestueuses, mais peu compliquées. Le principal fondement de son système était la sévérité. « Sévérité, sévérité et sévérité », disait-il d'habitude, et, au dernier mot, regardait d'une façon très significative le visage de celui à qui il parlait, quoique d'ailleurs il n'y en eût nul besoin, car la dizaine de fonctionnaires composant tout le mécanisme exécutif de sa chancellerie était sans cela dans une peur bienséante... Sa conversation habituelle avec les inférieurs était nuancée de dignité et consistait presque en trois phrases : « Comment osez-vous ? Savez-vous avec qui vous parlez ? Comprenez-vous qui est devant vous ? »

Le même, ayant reçu le grade de général, resta enfermé deux semaines chez lui, devant un miroir, à prendre l'attitude compatible avec sa nouvelle fonction, prononçant des phrases adéquates, il sortit enfin mué en général. Cela ne lui réussit pas d'ailleurs : « il s'embrouilla en quelque sorte, il perdit son chemin et ne sut plus du tout comment se comporter. S'il lui arrivait d'être avec ses égaux, il était encore un homme comme il faut, un homme très respectable, à beaucoup de points de vue, même, un homme pas bête ; mais dès qu'il lui arrivait d'être dans une société où se trouvaient des gens inférieurs, même d'un seul grade, il était simplement à jeter dehors : il se taisait, et sa situation excitait la pitié, d'autant que lui-même sentait qu'il aurait pu passer son temps infiniment mieux. Dans ses yeux, on voyait parfois le désir de se joindre à quelque cercle et quelque conversation intéressante ; mais cette pensée l'arrêtait : ne sera-ce pas vraiment trop de sa part, ne sera-ce pas familier, n'y perdra-t-il pas sa signification ? Et à la suite de tels raisonnements, il restait toujours dans cette même attitude silencieuse, prononçant de temps à autre des sons monosyllabes incompréhensibles.

Nullité et vanité, c'est cela que Gogol constate partout dans l'administration. Partout la même pauvreté, ver-

moulue et rance. C'est ainsi que les fonctionnaires, sous leurs différents aspects, vivent dans plusieurs ouvrages assez différents par le ton : ils sont violemment accusés dans sa cruelle comédie *Le Censeur*⁽¹⁾ achevée en 1834, représentée pour la première fois le 19 avril 1836. Il fallut tout ce temps et des démarches incessantes pour que la censure laissât passer l'ouvrage. Leur vie privée est dépeinte avec bonne humeur dans son autre comédie *Le Mariage*, prête elle aussi en 1834. Ils sont présents dans toutes les nouvelles : *La Pelisse*, *Le Nez*, *Le Carrosse*, chefs-d'œuvre de perfection. Mais c'est surtout dans les *Âmes mortes*, son grand roman, qu'il les dissèque : commencé en 1836, il devait avoir trois parties, mais la première seulement fut publiée en 1842 et la seconde, trois fois brûlée par Gogol, nous est parvenue cependant inachevée. La troisième ne fut jamais écrite. Cette œuvre occupe dix-sept ans de sa vie d'auteur qui en compte vingt et un.

Alexandre PAPADOPOULO.

(à suivre.)

⁽¹⁾ On dirait "l'inspecteur", en français.

MADAME HARIAGUE ET BEAUMARCHAIS.

UNE PETITE-FILLE DE RACINE DANS LA MISÈRE.

(DOCUMENTS INÉDITS.)

On sait comment Voltaire, à la fin de l'année 1760, accueillit, sur la foi d'une ode enthousiaste de Lebrun, secrétaire de M. le Prince de Conti, une parente de Pierre Corneille, auquel «à la rigueur», la jeune personne «n'était rien», appartenant tout bonnement à la lignée de Thomas — ce qui lui donnait «moins de droits», remarque Voltaire, «aux empressements du public».

Cette légère déception n'empêcha pas le philosophe d'héberger mademoiselle Marie Corneille, de lui enseigner l'orthographe, de lui apprendre à jouer la comédie et de la conduire à la messe, de la doter en écrivant quelque mal du grand-oncle afin de procurer quelque bien à la petite nièce, et de lui faire épouser, quand elle eut vingt ans, un cornette de dragons. Ce ne fut point, assure-t-il plaisamment, sans avoir au préalable cherché pour elle «*un descendant de Racine, afin de ressusciter le théâtre*».

L'idée était piquante, et l'union l'eût été davantage, sous les auspices de Voltaire. Ainsi le jeune Barrès et ses camarades de lycée regrettaient que George Sand n'ait

pas eu d'enfant d'Alfred de Musset. Mais de descendants de Racine, il n'y en avait point autant que de petits Corneilles, dont Voltaire redoutait qu'à la suite de son action charitable une ruée ne vînt s'abattre chez lui.

Des sept enfants qu'avait eus le poète, deux seulement avaient fait souche : Marie-Catherine, devenue madame de Morambert, et Louis Racine. Mais l'auteur de *la Religion* et de *la Grâce*, aussi malheureux père que médiocre poète, avait perdu son unique fils dans le tremblement de terre de Lisbonne, et ne pouvait offrir de prétendant à la main de mademoiselle Corneille.

La grosse fortune laissée par Jean Racine avait été fort amaigrie par les désastreuses spéculations où s'était engagée sa veuve au moment du système de Law, mais, grâce au cardinal Fleury, Louis Racine avait été nommé inspecteur des fermes générales, et il avait pu marier ses filles. Neuf ans avant que Voltaire « s'encorneillât » en adoptant « Rodogune » ou « Cornélie-Chiffon », Marie-Anne Racine avait épousé Jacques-Bernard d'Hariague.

Ce M. Hariague était commerçant. Il perdit sa fortune ; et l'année même où devait mourir Voltaire, en 1778, un autre bienfaiteur notoire, et pour ainsi dire public, Caron de Beaumarchais, se vit sollicité d'intervenir en faveur de madame Hariague, véritable petite-fille de Racine, comme son maître Voltaire l'avait été en faveur de celle qu'il crut d'abord petite-fille de Corneille. A dix-huit ans d'intervalle, deux hommes célèbres étaient priés de secourir l'infortune des descendantes de nos deux plus grands poètes dramatiques du xvii^e siècle. Le parallèle obligé se poursuivait au delà de la tombe, jusque dans la postérité des deux écrivains.

Le second épisode est beaucoup moins connu que le premier. Le seul document qui ait été publié concernant cette affaire est, croyons-nous, une supplique adressée par Beaumarchais à la reine Marie-Antoinette, et recueillie par le fidèle Gudin de la Brenellerie dans l'édition qu'il a donnée des *OEuvres complètes* de son ami.

Nous devons à la bienveillance de madame de Beaumarchais, qui nous a très obligeamment ouvert les archives de sa famille, d'avoir pu retrouver et transcrire quelques pièces qui apportent, sur la triste situation de la famille Hariague et les démarches qu'on fit pour l'en tirer, des précisions complémentaires.

Donc, au début de l'année 1778, une amie de Beaumarchais le venait voir, et lui révélait le dénuement dans lequel se trouvait une descendante de Racine. Elle laissait à l'écrivain le memento suivant :

M. Hariague a épousé en 1751 M^{lle} Racine. Il faisait alors le commerce d'Espagne avec succès. Mais quelques années après il essuya des malheurs, et il fut obligé de renoncer à ce commerce. Après avoir rempli très scrupuleusement tous les engagements qui en avaient été la suite, il s'est trouvé absolument sans fortune, et réduit à vivre avec toute sa famille des bienfaits de madame Racine, la belle-mère.

Depuis quelque temps il a obtenu un droit de présence aux assemblées des intéressés de la manufacture des Glaces, et ce droit de présence peut lui valoir de 3 à 4 mille livres par an. M. Turgot pendant son ministère lui avait accordé une croupe dans la Régie et une autre dans la ferme générale. Il vient de perdre celle de la Régie par les derniers arrangements de M. Necker, et il est menacé de perdre également celle qu'il a dans la ferme à l'expiration du bail, en sorte qu'il se verra borné dans deux ans au seul revenu qu'il tire de la manufacture des Glaces.

Il a trois filles. L'aînée est mariée à un ancien mousquetaire retiré dans ses biens à Vendôme. Les deux autres vivent avec leur mère à Monbuisson, près Pontoise, et lui, il vit avec madame Racine à Paris.

Madame Racine ⁽¹⁾ est très âgée, et à sa mort, madame Hariague partagera son bien par égales portions avec une sœur qui est mariée très avantageusement en province ⁽²⁾.

⁽¹⁾ Née Marie Presle de l'Écluse.

⁽²⁾ Aimé Racine, mariée à Louis Grégoire Mirbeau de Neuville de Saint-Hery des Radrets.

Avec sa vivacité d'esprit et sa générosité coutumières, Beaumarchais songea tout de suite à intéresser et à faire agir efficacement, en faveur de la petite-fille du poète, la Société d'auteurs dramatiques qui venait de se constituer sous sa direction, et dont il était l'un des commissaires et représentants perpétuels. A l'assemblée du 18 janvier, qui se tenait chez lui, comme à l'ordinaire, Beaumarchais, après avoir entretenu ses confrères des affaires de la Société, leur exposa « qu'une petite-fille du grand Racine était dans la plus affreuse misère ».

Le procès-verbal, signé par treize auteurs, porte ce qui suit :

Notre respect pour la mémoire de ce grand homme ne nous a pas permis d'attendre que justice lui fût faite dans la personne de cette infortunée des produits d'*Athalie*, qui n'a été jouée qu'après la mort de son illustre auteur, et desquels ses héritiers n'ont jamais pu se faire faire raison par la comédie française. Et nous nous sommes à l'instant tous cotisés jusqu'à la somme de cinquante louis que nous avons chargé M. de Beaumarchais, notre commissaire, de faire remettre à cette infortunée, non à titre d'un don qui pourrait offenser sa délicatesse, mais comme un simple prêt dont la société littéraire dramatique espère tôt ou tard se faire faire raison par la comédie quand on traitera la question qui regarde ce chef-d'œuvre du grand Racine et ce qui doit équitablement en revenir à ses héritiers...

Ont signé : Le Fèvre, Favart, Le Blanc, Bord, Rousseau, de la Place, Barthe, Cailhava, Gudin de la Brenellerie, Blin de Sainmore, Le Mierre, Rochon de Chabannes et Chamfort.

Beaumarchais communiqua à son amie le premier résultat qu'il avait obtenu, et reçut en retour la lettre suivante, qui n'a été malheureusement ni datée, ni signée :

Vous avez fait une charmante chose, mais elle ne sera point acceptée. Voyez la lettre qu'on m'écrivait hier sur un mot que j'avais dit de vos intentions. Vous pouvez pour cette intéressante femme quelque chose de plus pressé et j'espère que

vous ne le refuserez point. On me demande pour deux heures un petit mémoire. Rendez-lui, rendez-moi le service de le faire. Elle vous devra peut-être d'une manière plus conforme à sa délicatesse des secours plus durables.

Voici son histoire : vous en prendrez ce qu'il faudra pour toucher et intéresser.

En 1763, tandis que M. Hariague se disposait à retirer ses fonds du commerce, deux vaisseaux submergés et des banqueroutes accumulées le ruinèrent. Sa femme fut trouver M. de Laborde en secret, lui remit ses diamants, ses bijoux, et sacrifia jusqu'à sa dot pour empêcher qu'un des correspondants de son mari souffrît de ce désastre. C'est alors qu'elle me dit : « Mon amie, *je suis bien heureuse : je n'ai plus rien, mais personne n'a perdu avec M. Hariague.* » Quelques-uns de ses parents lui représentant qu'elle aurait dû conserver sa dot à ses filles : « *Mes enfants me sont plus chers que moi-même,* répondit-elle, *mais l'honneur et la probité me sont pour le moins aussi chers que mes enfants* ⁽¹⁾. »

M. de Laborde leur donna la caisse d'escompte qui leur valait 8 à 10 mille livres ; lorsqu'elle fut détruite, tout leur fut de nouveau ravi ; ils vécurent plusieurs années de leur épargne, et se retirèrent à Monbuisson, dans une petite maison qui est une espèce de petite chaumière dans la cour du couvent.

Ils obtinrent un intérêt dans les cuirs, un petit emploi dans la manufacture des Glaces. M. Turgot lui donna un intérêt dans les droits rétablis. Ces trois objets les mirent en état de marier l'aînée de leurs trois filles. Ils lui donnèrent le peu d'argent comptant qu'ils avaient de la moitié de l'intérêt dans les cuirs. Le jeune homme était mousquetaire. Peu après le mariage, les mousquetaires ont été réformés. M. Necker a supprimé tous les intérêts. Ainsi plus de dot pour la fille, plus de ressources pour les parents.

Il leur reste le petit emploi dans les glaces, pour lequel M. Hariague est obligé chaque semaine de venir passer deux jours à Paris, chose coûteuse ; de manière que c'est beaucoup si cet emploi suffit à payer un loyer de 500 francs et la

(1) Cette réplique est tout à fait dans le ton des drames bourgeois chers à Diderot et à Beaumarchais et dut fort attendrir l'auteur des *Deux Amis*.

subsistance personnelle du mari. Reste donc toujours la femme, et deux grandes filles absolument sans pain.

M. Necker, à qui cette famille a été présentée il y a un an, s'était attendri sur leur sort, et leur avait promis une place, même une pension. Il n'a fait ni l'un ni l'autre. Hier on lui en parla : il répondit que ces gens-là n'étaient point dans la misère, qu'il savait qu'ils avaient 2 mille livres de rente. Sans doute il estime que l'emploi des glaces monte à cela. Et il se garde bien d'en défalquer les frais. Il n'en est pas moins vrai que s'il était possible qu'un homme vécut avec cet emploi, il est impossible qu'il suffise à quatre personnes, surtout avec l'affreuse santé qu'a la femme.

M. Racine, l'auteur du poème de la *Grâce*, père de madame Hariague, avait déposé à la bibliothèque des livres grecs et latins apostillés de la main de son père, et beaucoup de manuscrits sans en recevoir de rétribution. Il dit dans le temps que ce serait un titre pour ses enfants, s'ils étaient dans le cas d'implorer quelque secours.

On voudrait insérer aussi dans le mémoire qu'ils ont été sensiblement touchés de ce que viennent de faire pour eux les gens de lettres, qu'ils s'en trouvent honorés, mais qu'ils refusent un secours, qui prend nécessairement sur les besoins de chacun.

Voyez, mon ami, à tirer parti de cet historique de leur infortune, tracé bien à la hâte en rentrant chez moi à deux heures du matin, et faites-moi dire si je puis compter sur le service que je vous demande. J'entends si peu à faire un mémoire ; il importe si fort que celui-là soit court et touchant que je mets (tout mon) espoir en vous. C'est quelqu'un qui m'a écouté avec intérêt, qui retourne à Versailles, et qui, dans ce premier moment de chaleur, tentera tous les moyens auprès de la reine et de monsieur ; mais il ne faut pas laisser refroidir l'intérêt. Indiquez ce qu'on peut faire pour le mari ; il est bon travailleur. Si l'on obtient quelques petites pensions, on pourrait les mettre sur la tête de la mère et des filles, afin qu'elles ne se retrouvent pas à la mendicité quand le père mourra. Mais insistez sur une place qui fasse vivre le ménage, soit dans les fermes, soit dans les loteries, dans le mont-de-piété, enfin ce que vous imaginerez, car on dit qu'il faut indiquer à ces gens-là, qui n'imaginent rien, quand il s'agit de donner.

A l'assemblée des auteurs dramatiques qui se tint le 9 avril, le secrétaire écrit :

M. de Beaumarchais ayant instruit la Société que la souscription qu'elle avait formée en faveur de la petite-fille du grand Racine n'a point été acceptée, quoiqu'on ait eu la plus vive reconnaissance de ses offres, il nous a priés de vouloir bien reprendre l'argent que nous avons déposé en ses mains pour cette souscription, ce qui a été fait à l'instant.

Cependant le temps passait, et madame Hariague ne voyait rien venir. Beaumarchais, surchargé d'affaires, et dont la première tentative avait eu si peu de succès, n'avait sans doute pas reçu à temps la lettre que nous avons citée plus haut, par laquelle on lui demandait d'urgence un mémoire pour toucher les cœurs à Versailles. Et l'amie commune revint à la charge :

Nous différons beaucoup trop, mon ami ; les cœurs se refroidiront. On ⁽¹⁾ me presse d'envoyer ce mémoire que vous n'avez pas voulu, et que les autres n'ont pas pu faire. Il servirait d'appui à votre adresse ⁽²⁾ ; ce n'est point à la reine qu'il est destiné, c'est à tous les Princes, à tout ce qui l'environne. Ayons un peu de tous, ce n'est que comme cela que nous pourrions nous flatter d'un secours honnête.

Voyez ce mémoire, tout y est, j'y ai bien employé mes faibles talents jusqu'à la garde, jamais je n'ai pu le faire plus court. Si vous en êtes content, faites m'en faire trois copies, et qu'au défaut de la précision que j'avais désiré, on suive les mots et les lignes ; cela jette toujours de la poudre aux yeux.

Ne souffrez pas le mot de *misère* dans ce que... vous a montré, car il faut respecter jusqu'aux préjugés des malheureux ; ils sont assez à plaindre.

A propos, savez-vous ce que vous pourriez leur faire très honorablement accepter de la comédie ? C'est une très petite

⁽¹⁾ La personne dont il est question dans la lettre précédente, et qui agissait à Versailles.

⁽²⁾ Il s'agit sans doute de la lettre adressée à la reine, publiée par Gudin.

loge, inscrite loge de Racine. Ils ne vont jamais aux spectacles, quoiqu'elle y ait ses entrées ; ils la loueraient, et voilà une pension toute trouvée, si cela peut passer sur la vie de la mère et des deux filles ; l'idée ne me paraît pas trop sottre. Reste à vous à juger de la possibilité. Hors de là, soyez sûr qu'ils n'accepteront jamais rien.

Actuellement, mon ami, pressez vos signatures, et renvoyez-moi mes mémoires. Car je crains toujours le frimas qui tombe sur les cours de Versailles.

Voici en quels termes Beaumarchais s'adressait à la reine :

MADAME,

Votre Majesté s'est si souvent attendrie aux pièces de Racine, tant de rapports existent entre votre AUGUSTE PERSONNE et les traits dont il a peint les vertus des grandes âmes, qu'ils sont un sûr garant de l'attention qu'elle daignera faire à ce court exposé...

Il existe encore des descendants de ce génie sublime. Une mère, petite-fille de ce grand homme, et son époux, entourés de trois enfants, languissent à l'abbaye de Monbuisson...

Deux hommes rivaux de gloire, l'orgueil de leur siècle et de leur nation, qu'ils ont illustrée, Corneille et Racine, ont eu dans leur postérité un sort commun.

Nous avons vu le génie qui les remplaçait, M. de Voltaire, s'empresse de ranimer dans la petite-fille du grand Corneille le précieux reste de sa cendre prête à s'éteindre ⁽¹⁾. La bienfaisance royale ne fut point alors instruite à temps. VOTRE MAJESTÉ ne régnait pas encore...

Si votre Majesté veut bien le permettre, et désire d'être plus instruite sur les malheurs de cette famille illustre et modeste, une société de gens de lettres, admirateurs et disciples de ce grand homme, remettra sous ses yeux un mémoire plus circonstancié...

⁽¹⁾ En réalité, nous l'avons dit, Marie Corneille descendait de Thomas. Voltaire vit arriver un jour chez lui un arrière-petit-fils de Pierre, et pria Thiériot de lui dire « combien il y avait encore de petits Corneilles dans le monde ». Lettre du 5 mars 1763.

Si la société dramatique est exaucée, Madame, alors l'Europe entière dira : Pendant que le Roi de France décerne une statue au grand Racine, la REINE étend ses bienfaits sur sa famille infortunée...

La dernière des lettres que nous avons trouvées dans ce dossier est de Madame Hariague elle-même. Elle est adressée à l'amie inconnue qui avait révélé à Beaumarchais la détresse où se trouvait la descendante de Racine.

ce Samedi 17.

J'ai communiqué, ma chère amie, à ma mère et à M. Hariague l'excellente lettre que vous m'avez laissée hier ; nous convenons tous que vous avez choisi pour plaider ma cause un avocat qui a bien eu talent pour émouvoir les cœurs pour peu qu'ils soient sensibles. Je vous prie, quel qu'il soit, n'ayant pas l'honneur de le connaître, de lui témoigner ma reconnaissance. Je regrette qu'il ne soit pas ministre, car je suis persuadée que j'aurais bientôt obtenu ce dont j'ai besoin. C'est dommage que les moyens et la bonne volonté se trouvent si rarement réunis dans la même personne.

Nous avons réfléchi que la publicité que cette lettre mise dans quelque journal donnerait à ma situation ne ferait aucune impression sur les ministres, qui ne les lisent pas, parce qu'ils n'en ont pas le temps ; que par conséquent elle n'aurait d'autre effet que d'instruire toute la France et même toute l'Europe de ce que je souffre, ce qui est assez inutile puisqu'on n'y peut rien. Je vous prie donc de ne pas la faire mettre dans aucun journal.

A l'égard des pièces d'*Esther* et d'*Athalie*, quoi qu'il soit bien vrai que ma famille n'en ait jamais rien retiré, ni du Roi, pour qui elles avaient été faites, ni des comédiens qui se les sont appropriées, je ne veux pas absolument en rien demander aux comédiens, sous quelque dénomination que ce soit. Il faut donc renoncer à cet objet, car tout ce qui viendrait de ce monde-là ne me flatterait point du tout. J'aurais l'air de désapprouver le désintéressement de mes pères, et en vérité j'en suis bien éloignée.

Adieu, ma chère amie ; je pars dans une heure, le cœur plein de reconnaissance de tous les soins que vous voulez

bien vous donner pour moi. J'espère que vous me donnerez de vos nouvelles à Monbuisson. M. Hariague vient avec moi et reviendra à Paris mercredi. Il aura l'honneur de vous voir aussitôt.

La phrase méprisante sur le monde des comédiens mérite d'être relevée. On reconnaît dans les sentiments qui l'ont dictée la fille du triste Louis Racine. Tout ce qui touchait au théâtre leur semblait maudit.

On le voit, quelque détour qu'on prît, il était moins facile d'obliger madame Hariague que Cornélie-Chiffon. Il n'était plus question d'adopter une jeune fille de dix-sept ans, mais de sauver de la misère toute une famille. Et madame Hariague ne voulait pas d'un secours ; elle attendait un geste généreux, officiel et définitif. Dans sa délicatesse ombrageuse, elle n'encourageait guère les bonnes volontés prêtes à s'employer pour elle. Et cependant, le 12 mars 1778, madame de Montausier, directrice du théâtre de Versailles, écrivait aux auteurs dramatiques : « Je crois devoir vous prévenir, Messieurs, que je vais faire donner incessamment une tragédie du grand Corneille au profit de sa petite nièce. J'aurai l'honneur de vous prévenir du jour. » On imagine la mine effarouchée qu'eût prise madame Hariague, à l'annonce d'un projet semblable, d'une représentation à son bénéfice. Le sang des grands hommes ne mentait point. Corneille n'avait jamais hésité à accepter, ni à demander, ni même, hélas, à réclamer. Et Marie-Corneille accepta tout simplement les bienfaits de Voltaire. Madame Hariague avait l'âme plus fière, peut-être trop fière. Comme son père elle estimait que c'était « aux ministres à faire justice sans trop se faire prier ⁽¹⁾. » Nous n'avons pas à lui donner tort ou raison.

⁽¹⁾ G. TRUC, *La famille de Jean Racine*, Revue d'histoire littéraire, oct. nov. 1917.

Lorsqu'on lui révéla la pénible situation de la petite-fille de Racine, Beaumarchais, avec l'impétuosité et l'ingéniosité qu'on lui connaît, y vit des droits à défendre, une injustice à réparer, un procès à gagner contre la Comédie, et à porter devant l'opinion. Il s'agissait pour lui de faire rendre publiquement justice à la petite-fille de l'auteur d'*Athalie*, frustré de ses droits d'auteur, et de toucher les cœurs sensibles par un appel pathétique. Ces deux moyens répugnaient également à madame Hariague. Ne la jugeons pas. Constatons simplement que si Beaumarchais ne put attacher par un bienfait son nom à celui de Racine, comme Voltaire avait attaché le sien à celui de Corneille «son général», il ne tint pas à lui.

LÉON GUICHARD.

TROIS ESQUISSES ÉGYPTIENNES.

I

*Une lanterne et des moustiques qui crépitent.
Deux grands pieds nouveaux comme des racines
Griffent sourdement la barque,
Deux pieds de bois.
Et la nuit de l'eau noire et jaune
Si lourde qu'on n'enfonçe pas
Avec un horizon de lampadaires
Et des pétilllements d'or sur la nuit.*

Fortifiez-moi avec des raisins et des pommes
Car je suis malade d'amour.

*Il y a ma pensée, il y a toi et moi, il y a la voile et la lampe,
il y a Guizeh, il y a le panier des étoiles.
Chaque sphère tourne avec son propre ciel.
Mais si j'agite un peu mon âme voici que la nuit
Craque et croule
Et si j'agite un peu les étoiles et la lampe
L'amour gémit et grince.
Ainsi les poupées de bois peint que j'achetais aux Russes de
Montparnasse — hélas —
De plus en plus petites et de plus en plus
Dorées et bleues.*

II

L'ombre
Comme une corde de métal
Vibre.
Une bête bourdonne aux parois de mes tempes.
La terre irrespirable monte à mes lèvres comme une marée.
Ah!
Ta bouche est la bague de Salomon,
Ton nez est un jujube de Syrie.
Ah! tu es belle, belle, belle comme une
Lune.
Délivrez-moi des mains de la musique
De sa bouche haletante et sa beauté lunaire.
La lune brûle, la voix est un diamant bleu
Brûlant dans l'ombre.
La guitare est une araignée et ses fils sont des serpents.
Délivre-moi des serpents de la musique
Nègre aux pieds rouges.

III

Un fleuve et deux déserts
Ma vie est légère

Désert de soif, désert de feu, désert de sang —
Qui prendra dans ses mains le poids de mon front blanc?

Entre les deux déserts
Un fleuve de fer

Fleuve où j'ai vu nager le poisson de la lune —
Pour si peu de douleur la superbe amertume!

Fleuve pour boire et vivre
Désert pour souffrir

*Soleil qui sors tout rose de la montagne rose —
Pour un si blême amour tant de lèvres écloses!*

*Lèvres pour caresser
Désert pour blesser*

*Nuit où glisse en brillant l'anguille du grand fleuve —
Pour l'éternel ennui la peine chaude et neuve!*

*Terre de feu trempée
Fendue par l'épée*

*Vide bleu pour mon âme, espace insatiable —
Mes malheurs sont légers et lourds comme du sable.*

*Un fleuve et deux déserts
Mais où sont les mers?*

*Lourd comme le jasmin, frais comme l'oranger —
Hélas pour les vivants et pour les morts légers!*

*Fleuve et fleurs pour dormir
Désert pour souffrir*

*Depuis l'éternité Nil pour chercher la mer —
Et les sables plus bleus que les flots de la mer*

*Jaillissement d'eaux vives
Pour aimer mourir*

Et les sables plus bleus que les flots de la mort.

Georges GORSE.

LA PAIX DU SOIR.

Vers l'aube, Pierre s'éveilla en proie à une angoisse inexplicable. Il ne sentait plus sa fatigue de la veille, mais pourquoi cette inquiétude sans cause, ce malaise insupportable? Il se leva et ouvrit la fenêtre. Le jour allait poindre bientôt; déjà, sur le petit jardin provençal, une lumière diffuse éclairait les massifs de verdure et, dans le ciel, les nuages prenaient des teintes roses.

L'apparition du jour le réconforta, qui rétablissait l'équilibre d'une pensée dont le sommeil n'avait pas interrompu le cours mystérieux. Deux jours auparavant, il avait quitté Paris dans une crise de dégoût et d'indécision. Il était venu dans la petite ville natale retrouver entre les murs de la vieille maison de Villefranche cet apaisement des choses, cette tranquillité, cette sérénité qui ordonnent, dans une logique honnête et une douceur poignante, les mouvements de l'esprit et les battements du cœur. Il comprit la raison de son angoisse. Quel parti allait-il prendre? A quelle résolution allait-il s'arrêter? Il avait fui Paris et lui-même, las d'une existence qui ne le comblait pas. Que de gestes n'avait-il pas fait qui n'étaient que fausse agitation. Fuir pour se retrouver! A trente-sept ans, on n'est pas encore vieux, mais on a déjà un passé. Qu'avait-il fait jusque-là? Il avait vécu comme tout le monde, il s'était attaché à une besogne quotidienne, il avait organisé ses distractions et établi le cycle routinier

de ses amusements. Mais sa vie avait-elle eu un but? Pour un esprit sérieux, un moment arrive toujours où l'absurdité de l'existence le laisse déçu, tourmenté.

Appuyé à la fenêtre, Pierre songeait au problème de la vie, de sa vie.

— Les jours passent, disait-il, et sur leur trame invisible s'inscrivent tous nos actes, les bons et les mauvais, mais prêtons-nous une sérieuse attention à l'incorrupible écriture? Nous sommes pressés de vivre pendant que nous sommes jeunes et nous faisons le geste de repousser, dans un naturel mouvement de défense, l'invitation à méditer, à peser. Puis le passage des jours devient plus lent et notre activité intellectuelle, même sentimentale, se ralentit ou, peut-être, s'éparpille moins, et creuse plus en profondeur. Plus d'insouciance, chaque objet prend du relief, chaque acte accuse une responsabilité, et si ce n'est pas vis-à-vis des autres, c'est vis-à-vis de soi. Vivre, c'est très facile, mais c'est grave aussi. Il y a une dignité de la vie, et elle ne consiste pas en des attitudes d'élégance, de courtoisie, de bonté distraite. La vraie dignité c'est d'accorder son âme, de découvrir son but, et d'aller vers lui à travers, certes, des défaillances, des reprises, des révoltes et, malgré tout, une volonté de soumission.

Mais le matin, un magnifique et tendre matin de septembre, enveloppait de sa joie et de son chant silencieux le jardin, la maison, entrait par la fenêtre, emplissait la chambre de lumière dorée. Pierre aurait voulu secouer sa rêverie. Dès qu'il ne pensait plus, dès qu'il faisait l'effort d'oublier, il sentait l'angoisse le reprendre, le courber sous le poids d'une souffrance aiguë.

— Mettons de l'ordre dans mes pensées. Il faut que j'essaie de me comprendre et trouver le mot de mon énigme.

Sur la table un cahier était posé. Il l'avait apporté avec lui et il regardait les feuilles blanches sur lesquelles, tout à l'heure, il laisserait courir sa plume. Mon Dieu, que le paysage était beau! Il ne se lassait pas de contempler

la mer si calme où des voiles glissaient au loin comme sur la surface unie d'un miroir.

Être heureux, pensait-il, cela devrait être aisé. Ne rien compliquer, aimer les gens, les choses avec simplicité. Se laisser vivre ! Pourquoi faut-il qu'un démon exigeant nous suive sans cesse et nous talonne ? Après tout, la vie est courte et le compte des jours est bientôt fini. Quand on commence à en calculer le nombre ou à en peser la qualité, c'est que déjà on est épuisé. Maudit orgueil qui nous voile la lumière et prétend avec ses reflets créer un mystère, une richesse.

Mais Pierre savait qu'on n'échappe pas à son destin et que malgré tout la vie a un sens. Est-il plus cruelle meurtrissure que celle qui nous vient de nous-mêmes ? Le spectacle d'un jardin bien ordonné, la vue d'une forêt, le vert des prairies, le murmure d'un cours d'eau, le regard d'une femme, la beauté des nuits, la douceur des jours, toute cette quiétude crée-t-elle en nous une vraie quiétude et notre tourment n'est-il pas lui-même une noblesse ? Qu'est-ce que la vie et qu'est-ce que l'homme ?

20 août 1939.

Si j'évoque mon enfance, je me vois depuis toujours dans ce coin de terre, au milieu de mon jardin, entre les murs de ma maison. Je me suis fait l'âme de mon paysage. Qu'ont vu mes yeux d'abord ? Une vieille habitation française comme sommeillante à l'ombre des grands arbres, et à ses pieds un parterre odorant. Derrière sont le potager et la basse-cour. Nous dominions la ville et le petit port, et cette petite ville est semblable à une multitude de petites villes de France au visage aimable et modeste. Le pavé des rues est inégal et bien des maisons sont de guingois. Dans le port, qui est une simple rade, des barques s'immobilisent. Au delà on aperçoit les silhouettes de quelques vaisseaux de guerre, solides et gris, compliqués et nets. Des bateaux arrivent, débarquent voyageurs

et marchandises et partent, au soir, tous feux allumés. J'ai aimé ma petite ville, et je devais découvrir plus tard qu'elle était à l'image de toutes ses sœurs de France, avec ses petites passions et, en dessous, une sagesse tenace. Villefranche n'est même pas une petite ville, une bourgade que le temps a faite et qu'il n'a pas dé faite. Elle garde intact, malgré des changements inévitables, son visage ancien à peine animé de couleurs plus vives, son visage et son âme, et l'âme et le visage de ses maisons.

Je songe à la merveille qu'est ma ville et que seul je comprends. Ah ! ce rythme égal, pénétrant et modéré des êtres, cette longue habitude des choses toujours diverses et toujours identiques ! Et ma maison, quel hâvre de repos ! Elle est simple et confortable avec ses vieux meubles en acajou du temps de Louis-Philippe, ses fauteuils ventrus, ses commodes bombées, les lits à colonnes et les lourds rideaux inusables. Elle est depuis longtemps inhabitée, mais son silence n'est pas celui de la mort ou de l'oubli ! Ici des souvenirs sont fixés : chaque chambre a son histoire, chaque meuble a son anecdote. Petit enfant j'ai couru dans le jardin, dans cette chambre j'étudiais mes leçons ou faisais mes devoirs. J'évoque les tendres étreintes de ma mère. A leur place habituelle je retrouve les pipes paternelles. Je feuillette les livres que des mains chères ont feuilleté avant moi. L'horizon, qui ne s'étend pas bien loin, marquait déjà les limites de l'ambition de ceux qui y ont vécu, et de tout cela il n'émane aucune tristesse, mais comme l'écho à peine assourdi des années qui se refusent à mourir.

Mon Dieu, tout ici est beau et, malgré son éclat, cette beauté contient une mystérieuse force d'apaisement. La Méditerranée est une harmonie étincelante. Le ciel est une lumière bleue. La nature n'est que parfums. Une extraordinaire mélodie enveloppe ce petit coin du monde où il semble qu'il n'y ait place que pour l'insouciance et le repos. Chaque maison, sur les routes qui, dans un enchevêtrement de feuillages surplombent la corniche, a

l'accueil d'un reposoir. Aucune densité, de la fluidité partout, des vapeurs irisées, un charme invraisemblable. Un engourdissement exquis endort l'esprit. Berceement coloré d'une contrée sans drames. L'ombre elle-même est ensoleillée. Et chez nos gens un peu de vantardise mais pleine de bonhomie, une malice aimable. Ils vont, viennent, s'arrêtent, repartent toujours dans l'allégresse. Épanouissement aisé. Confiance crédule. Candeur narquoise. Malgré tout, une majesté sans morgue.

Comment ne pas aimer cette terre divine, cet aspect d'un monde qui abolit, du moins en surface, l'idée de lutte et l'âpreté des passions? Les villages se succèdent le long des routes, villages où, parfois, une note mauresque apporte un goût d'Afrique, où un vestige romain évoque l'image d'une latinité conquérante. Fausse sécheresse d'un sol où abondent en une fougue déjà orientale cyprès, lavandes, pins, thyms et romarins, les figuiers de barbarie, les cactus nains et les mélèzes géants. Gamme de vert sombre et de gris. Aux heures du soir des lueurs violettes. Des étangs, plus loin, captent tour à tour la lumière du jour et l'ombre de la nuit.

J'ai aimé d'un amour profond ma petite patrie, et peut-être n'ai-je pas su à quel point je l'aimais. L'énergie de l'âme ne s'accommode pas aisément des félicités. Il nous faut le silence propice au travail sourd de l'instinct. Une nature trop aimable, des paysages enchanteurs, la molle et exquise sensibilité des choses sont une tentation perfide et l'on se déforme de s'y abandonner avec trop de complaisance.

Je mentais à moi-même lorsque je me disais : « Ma Provence est charmante et on y connaît le secret du bonheur parce que le bonheur est dans la soumission à la beauté. Le bonheur, c'est le plaisir de vivre et mon petit pays donne une fameuse leçon à l'orgueil des hommes qui prétendent le trouver dans les combinaisons subtiles de l'esprit. Ne suffit-il pas de s'enthousiasmer devant les lignes sinueuses du paysage, la foule pressée des oliviers

au feuillage d'argent, les cours d'eau qui chantent entre les peupliers? Tout est lumière et odeur, et tout est azur et musique. L'amour est dieu; la poésie est déesse. . . » Je me mentais et le délire de la nature est un dangereux opium.

Le bonheur n'est pas là, ou tout le bonheur. La jeunesse peut délirer et son délire est excusable, légitime même. Mais je sens bien que la maturité est plus exigeante et qu'elle tire ses meilleures joies, fussent-elles mélancoliques, de l'accord avec les âmes, avec l'atmosphère des choses et leur esprit.

Je réalise aujourd'hui l'importance de ce qu'au cœur d'un foyer bourgeois on appelait la tranquillité, la sécurité. Une vieille demeure qui passe du père au fils, et de celui-ci au petit-fils, c'est une histoire écrite avec la chair et le sang, histoire pleine de frémissements secrets, palpitante d'émotion jamais complètement éteinte. On écoute encore les rires et les larmes de ceux qui ne sont plus et dont l'action se perpétue en sourdine. Là se nouèrent les drames intimes, les amours, les affaires, et là aussi se dénouèrent des vies successives. Les murs abritent l'essence même de la famille, mystère de création continue. Les pierres riches ou pauvres conservent l'odeur du temps. L'existence qui paraît la mieux remplie est toujours incomplète lorsqu'il lui manque l'appui du passé, réservoir de poésie, de raison et de sagesse. Bientôt, l'automne va s'installer glorieux et royal, la cigale module son dernier chant, tandis que les arbres bruissent et que les pullulations des étoiles secrètent des lueurs bleues.

Le 21 août.

Par quel caprice de la mémoire je remonte aux années de l'enfance! Je me revois plein de ferveur au pied des autels de l'église de Villefranche. J'écoute les cantiques dont le chant sous la voûte en ogive semble le cri de l'âme extasiée. Tel jour, j'ai communiqué tremblant d'émotion, ayant reçu dans ma poitrine étroite l'immensité de Dieu.

Je me souviens que tel autre jour, inondé de joie, j'eus le sentiment exaltant d'une présence prodigieuse réglant les mouvements de l'univers. Des jours et encore des jours de piété. L'histoire des saints m'ouvre des horizons de féerie. Jours heureux et calmes traversés de périodes de scrupules, c'est tout le drame de l'enfance pieuse. Le pardon vivifiant l'âme et l'absolution coulant comme un bain qui lave et purifie. Glorieux abandon de l'être dans le mystère de la divinité. Repos de l'esprit, légèreté des choses, pure clarté du bonheur, la prière avec son goût de miel sur les lèvres.

Lorsque plus tard je fus placé au lycée de Marseille, je fus assez malheureux. Il me semblait pénétrer dans une zone sur laquelle s'étendait un voile d'ombre, et bientôt ma ferveur disparut, cette ferveur-là seulement. Âge ingrat de l'âme autant que du corps, mais sans cesse au fond de moi un appel que je n'entendais pas toujours, que je ne comprenais pas toujours. Les études me détournent de la rêverie religieuse, les études et aussi les sollicitudes sourdes du sang fouetté par les saisons. Silhouettes de femmes passant et repassant devant l'imagination, aux heures du soir, pendant l'étude, ou au dortoir quand le silence se fait et que seule une petite veilleuse répand sa faible lumière. Curiosité qui s'éveille, curiosité de l'adolescent heureux de son tourment physiologique, curiosité obstinée de l'inconnue charnelle.

Première saveur grossière du péché. Un adolescent chrétien, un adolescent qui croit encore, un adolescent fermé, jaloux de son secret, ombrageux, qui ne se raconte pas, qui porte en lui le poids de ses pensées, le faix de son inquiète imagination : premier état de l'homme que je ne cesserai d'être... Puis, l'étonnement de n'avoir pas tiré de mon péché plus de plaisir, de n'avoir pas découvert dans les enlacements rapides et maladroits, la magnificence des corps, le vrai rythme du combat d'amour. Nouvelle période confuse, et c'est le passage de l'adolescence à la jeunesse.

Me voici à Paris, jeune homme à qui des parents aisés font une rente suffisante. Les études sont plus sérieuses et il s'agit de fixer les lignes de l'avenir. J'ai choisi d'enseigner l'histoire, car déjà j'aimais m'évader dans le passé des peuples et connaître leur sensibilité individuelle ou collective. Je voulais, dans ma jeune prétention, évaluer la valeur des civilisations anciennes et de quels bienfaits, avant tout, le monde est redevable au christianisme. Le christianisme, je le vois d'abord enfermé dans le bastion de l'Occident, et c'est de là que partent la lumière de l'esprit, le vrai droit, la juste force. A mesure que mon esprit crée des rapports de dialectique et une aride géométrie de l'histoire, mon imagination, plus que ma pensée, s'élançe au-devant des étendues lointaines, vers les continents mal connus, poussée par un appétit contradictoire d'aventures et de pittoresque littéraire, même romantique. Bien des fois, je longéai les quais, au crépuscule, alors que les flèches de Notre-Dame se doréent dans le couchant et que sur la Seine courent des traînées roses, coin tranquille de l'île Saint-Louis où l'ombre des maronniers est douce, où plane un silence amical. Encore une image chrétienne. Où aurais-je pu trouver une telle paix protectrice, un lieu de rêverie plus affectueux ?

Tel était le cours de mes pensées. Mais le soir, j'allais retrouver près de là, sur un banc, ma jeune maîtresse. Les liens de la discipline catholique ne me tenaient plus aussi fermement et l'esprit seul acceptait encore de se soumettre. Dans les bras de mon amie, je calmais mes ardeurs et rafraichissais mes fièvres. Je n'avais pas le goût de la débauche et une certaine gravité m'a toujours gardé des excès. Je me demande si cette réserve, cette timidité, n'étaient pas une impuissance à dégager mon être intérieur, à épancher mon bouillonnement, à dériver mes tumultes ? Je brûlais de passion contenue, d'amour indéfini, de charité, mais ma flamme brûlait dans la nuit : une torche dans la solitude !

Mon cours ne me prenait que peu de temps et j'avais

des loisirs que j'employais un peu au hasard, soit à des études pour les revues, soit aux jeux naturels de la jeunesse. Je ne tardais pas, à cette époque de ma vie où les forces de la nature et celles de l'esprit s'opposent en un duel inévitable, à calmer ma conscience par des raisonnements subtils. Avais-je bien choisi ma voie? Le labeur de la pensée, le travail de cabinet, était-ce bien mon affaire? Je fus un enfant mystique, un adolescent inquiet, un jeune homme grave. L'homme que je suis devenu par la suite ne leur fut pas infidèle, mais ai-je su vraiment définir mon destin propre? Je me débattais entre des forces contradictoires. J'avais tour à tour l'orgueilleux souci de me dépasser et des crises de renoncement. Le réel, le sincère courage est-il de se contenter des humbles possibilités quotidiennes ou d'admettre que l'homme est à lui-même son propre but? J'aimais l'amour et je n'avais pas encore aimé. Ma maîtresse trop douce m'ennuyait par sa docilité et je rompis bientôt avec elle. J'étais pieux et la femme me tourmentait. J'acceptais, en trichant, qu'elle fût ma principale occupation. Je faisais mille projets et aucun n'aboutissait.

Je me rappelle qu'un jour d'été, sur la route, j'arrêtai mon auto devant une ferme. Une jeune paysanne solide puisait de l'eau, son buste plein penché sur la margelle du puits. Je voyais d'elle un visage rond et coloré. La croupe dessinait une courbe parfaite et les jambes nues offraient au soleil la saillie dorée des mollets. Elle était là, plantée au sol comme une tentation offerte. Je la regardais avec convoitise, mais sans trouble. Elle faisait partie du paysage à la fois majestueux et familier. Elle me sourit. Je sentais à distance la chaleur de son corps, je devinais les formes généreuses et je présumais que des bras aussi frais, des jambes aussi charnelles étaient faits avant tout pour les jeux puissants de l'espèce.

Une autre fois, par la portière d'un train, j'eus la pâle et délicate vision d'une jeune fille assise à sa fenêtre, un livre à la main. Son visage avait la finesse d'une miniature.

Elle était pensive et sa silhouette se découpait dans la lumière mourante du jour comme la douce apparition d'une âme silencieuse et claire.

A Paris, une jeune femme du monde m'accordait ses faveurs. Nous nous plaisions, nos rendez-vous étaient marqués par une régularité dont nous nous accommodions pour notre plus vif agrément. Elle avait sa vie, j'avais la mienne. Notre liaison, qui fut assez longue, nous apporta du plaisir sans rien déranger de la trame essentielle de nos existences différentes.

J'ai gardé leur souvenir et lorsque j'évoque l'image de ces trois femmes, dont deux étaient et restèrent des inconnues, et de bien d'autres, modernes amazones, filles de sport, femmes émancipées, une même sensation d'immobilité projette sur elles un voile qui les confond. Je me dis que si la femme est l'élément essentiel, actif de la vie, ni les unes ni les autres n'auraient pu jamais me retenir. Que pouvaient-elles m'apporter, comment auraient-elles su, la paysanne charnelle, la jeune fille de province avec le conformisme de sa rigide hérédité, ma maîtresse avec sa grâce égoïste de prudente bourgeoise, et les autres, toutes les autres passantes, combler mon cœur ou nourrir mes exigences ?

Je me rends compte aujourd'hui que le levain catholique continuait de fermenter en moi et qu'à mon insu je recherchais dans l'amour, à travers ses jeux, par delà ses limites, la réalité d'une impossible perfection. J'ai, depuis, appris beaucoup de la vie et mes expériences, heureuses ou malheureuses, m'ont durement éclairé. En amour, on n'a pas seulement l'avidité curieuse d'un corps, ou glacé ou brûlant. On est tout aussi anxieux d'établir un accord sur le désaccord fatal des êtres. La femme qu'on aime, qu'on doit aimer, ce n'est qu'une femme sans doute, comme les autres, et parfois moins belle, mais on s'attache à la forme unique qu'elle représente pour nous. En elle se reconnaît, entre mille, le signe auquel une chair est préférée, et c'est peut-être

la condition première de l'amour. Ce n'est pas la seule, ni la plus importante. Par delà le trouble des sens, une inspiration nous mène et nous pousse à surprendre le mystère qui fait l'amour plus que l'amour. Sinon, il n'est que dévastation et les forces de perdition entrent en lutte et cachent le seul but digne d'être atteint. Pour ma part, ce que j'ai toujours voulu, c'est d'aimer et que mon amour m'apporte une difficile, une passionnante satisfaction.

Nous raisonnons pour nous-mêmes, et pour nous-mêmes nous trouvons des arguments décisifs. Mais est-ce le propre de la jeunesse de n'accorder presque jamais les actes avec les idées qu'elle sait être les plus justes? Les principes la déroutent par leur aridité. Une richesse à l'état vierge est en elle, et l'on est tenté de la gaspiller. Je suis d'une terre essentiellement raisonnable, j'appartiens à une patrie de modération et je déteste les errements dans les nuées. Homme du Midi, ma fougue est cependant tout intérieure, je ne parviens pas à l'extérioriser. De là le drame invisible à qui je sers de théâtre. La vie a toujours un aspect double. L'esprit pense, arrête, décide mais les forces vivantes de l'être ont leur mot à dire. Les spéculations de l'esprit ont une rigueur, une netteté, une logique toujours absolues. Du premier coup, elles envisagent l'état définitif, alors que les hommes ont à faire face à une matérialité de choses dont on ne peut pas ne pas tenir compte, éléments dont se nourrit la subtile anarchie du sentiment sans laquelle il n'est ni variété, ni lutte, ni victoire, ni défaite.

Si j'avais dû écouter ma raison, j'aurais épousé une femme de ma province et j'aurais vécu tranquille sur le coin de terre où je suis né, j'aurais arrêté mes élans, je n'aurais pas essayé de substituer à mes limites naturelles d'autres limites, mais la puissance de curiosité qui est en nous a augmenté et ainsi a été enrichie l'inquiétude humaine. Pourquoi refuse-t-on à l'homme du Midi et du soleil, le goût du mystère et le sens de la poésie, ou du moins d'une certaine poésie faite de vapeurs irisées,

d'obscurité et de détresse vague? Lorsque nous ne ressentons plus que des regrets, il nous faut rechercher, au delà des jeux de l'éphémère, l'appui durable et, en dernier ressort, recourir à la divinité. A cet égard, le christianisme est un refuge merveilleux. Là je conçois le repos et la paix pour ceux qui ont la foi et qui se passent de construire à leur mesure un univers borné. Catholique attendri, le souvenir de mon enfance m'émeut toujours, et cette réalité, cette présence, cette certitude du christianisme je ne peux la nier. S'il n'a plus sur moi une action directe, si le doute très souvent m'envahit, s'il est possible, à ce stade de ma vie, de me passer de son secours, il n'en demeure pas moins que le tour de ma pensée et la qualité de ma sensibilité en sont imprégnés. Beaucoup comme moi ont la piété sans la foi. Mais n'avons-nous vraiment plus la foi? Ne sommeille-t-elle pas dans quelque coin de l'âme?

Ces derniers jours d'août dorés et paisibles, la beauté pensive du paysage, la lumière flamboyante du jour mourant, et je ne sais quelle douceur peuplée d'images et de fantômes créent pour l'usage de mon cœur un concert de musique silencieuse, une calme volupté! Qu'ai-je besoin de méditer? L'amour, fût-il une périlleuse aventure, mérite qu'on s'y jette avec violence, et les raisonnements les plus sages n'ont que faire devant sa fascination.

22 Août.

J'ai voulu reprendre contact avec mes concitoyens, avec les bonnes gens d'ici. Au café, sur le port, ils m'ont accueilli fraternellement.

— Comment vas-tu, Parisien?

Leur amitié est sonore. Je retrouve des camarades d'enfance dont l'existence s'est déroulée sans surprise et qui sont heureux parce qu'ils n'ont pas d'ambition et que leurs regards ne vont pas au delà de la vie à Villefranche. Ce sont des Français n'ayant presque pas de rapports avec

les Français des autres provinces, mais ces hommes mi-citadins, mi-ruraux aiment toute la France, entité dont ils ignorent peut-être l'essentiel. Le mot France pour un Français enferme une telle douceur et à la fois une telle force, il évoque tant d'images héroïques et gracieuses, il sonne avec une fierté si aimable qu'autour de ce mot musical s'agglutinent les réalités éparses qui constituent une patrie.

Pendant que je rêve et m'isole dans la brûlante mélancolie des souvenirs, je me rends compte que des événements graves se préparent et que la guerre, peut-être, est à nos portes. Cette affaire de Pologne est un guêpier, et que réserve-t-elle? Les chancelleries s'agitent, la presse discute, les colères couvent. Nous avons vécu depuis quelques années sous le régime d'une terreur à retardement qui nous a d'abord irrité, et puis lassé, et nous nous sommes habitués à l'état d'incertitude. Mes amis, avec la faconde méridionale et leur bon sens, et aussi leur chauvinisme envisagent l'avenir avec confiance. Une gravité soudaine ennoblit ces visages frustes et leur vocabulaire emprunte aux circonstances, sous le sourire des mots, une allure sérieuse et réfléchie.

La guerre! L'aurons-nous cette fois? Comment y penser sans angoisse? Sommes-nous prêts? Je ne parle pas de la préparation militaire, mais de notre moral? La politique de l'après-guerre, depuis vingt-cinq ans, qu'a-t-elle fait de la France? Personne ne veut reconnaître les errements dont chacun a sa part. Nous nous sommes engourdis dans une paresse d'esprit étrange, nous avons fait comme l'autruche et, pour ne pas voir le danger, nous avons détourné la tête. Aujourd'hui que le danger est là, nous sommes bien capables d'héroïsme et la guerre ne nous fait pas peur. Chaque Français est déjà un miracle, mais je plains ceux qui ont les responsabilités de nous gouverner : eux savent, et tout à coup mesurent sans doute la folie d'une guerre inévitable contre un adversaire armé jusqu'aux dents, et qui depuis sa défaite ne pense qu'à la revanche. La plus grande force de notre

ennemie n'est pas dans les puissances de ses préparatifs militaires, mais dans l'esprit de sacrifice de chaque Allemand. L'Allemagne entière s'est en effet saoulée de sacrifices, renonçant aux plus élémentaires libertés, se passant de manger à sa faim, et faisant de l'austérité imposée une quasi-volupté.

Nous n'aimons pas les Allemands et nous ne les aimerons sans doute jamais. Ils heurtent notre mentalité, notre conception de la vie, l'idéal que nous nous formons de la dignité humaine. Mais ne sommes-nous pas victimes d'une tragique méprise? A l'excès de dureté de l'Allemagne qu'avons-nous opposé? Un optimisme né de notre nonchalance à vivre dans la sécurité et l'abondance? Fausse sécurité, abondance trompeuse, et nous nous sommes peu à peu enlisés dans la facilité et l'atonie. Si nous avons le courage de voir clair, nous dirons que c'est nous qui avons ouvert le chemin aux barbares. Une autre erreur des démocraties est de s'être refusé à reviser la table des valeurs et d'avoir continué de vivre sur une somme de vérités périmées.

Que la guerre vienne, et chacun fera son devoir. Mais dans cette guerre qui fauchera la meilleure part de notre jeunesse, le meilleur de notre sang et de notre chair, si nous apportons la volonté de vaincre, je suis moins certain que nous ayons la possibilité de triompher. Le dilemme n'est pas seulement moral, il est surtout mathématique, et l'imprévoyance n'a jamais eu raison de la prévoyance.

Quelles qu'aient été les sottises de nos hommes politiques, je ne peux croire qu'ils ont tout laissé au hasard. La guerre, si elle éclate, a dû être prévue par nous et nos alliés et on a dû établir d'avance les bases du redressement, et sur quel matériel technique et humain nous pouvons compter. L'espérance est la condition première de la guerre, elle ne nous manquera pas, non plus que le courage, l'obstination et l'héroïsme.

Aujourd'hui, les leçons de l'histoire ne peuvent plus guère nous aider. Les bouleversements sociaux ont

apporté des transformations si radicales qu'ils ont créé de terribles solutions de continuité. J'ai choisi d'enseigner l'histoire par goût de l'évasion. On ne peut pas toujours partir dans l'espace, alors on part dans le temps, mais il y a beaucoup de fantaisie dans l'histoire. Que savons-nous? Des dates, des faits, des enchaînements de circonstances, c'est tout. Là-dessus l'imagination travaille et l'esprit essaye de comprendre, et parfois il invente. Voilà qui est passionnant. En somme, l'histoire — celle qui risque d'être la moins inexacte — n'est qu'un ensemble de probabilités.

Il est inutile de faire des rapprochements qui se révéleraient forcément erronés, tant les conditions du monde ont changé. Quand on a compulsé les livres et les archives, quand on a lu les commentaires, quand on a médité sur tout le fatras des siècles, on en sort avec des curiosités insatisfaites, et une certaine méfiance et du scepticisme. Le drame qui s'annonce, on le voyait venir, on savait qu'il serait inévitable, et on a cherché à l'éviter par les moyens les plus puérils. Mais l'éviterons-nous? La guerre n'hésite jamais.

Nous y pensons tous, et nous y sommes forcés. Pour ces paysans, ces ouvriers, et pour moi-même, la guerre est une image dont, à force d'optimisme, on avait fini par nier la réalité. Elle prend sa revanche. Image de dureté et d'héroïsme, elle s'impose à nous et repousse à l'arrière-plan tout ce qui faisait l'essentiel quotidien de notre vie. Mais je n'en suis pas si sûr. L'être le plus simple est encore trop complexe; en lui aucune idée, aucune pensée, aucun sentiment n'est exclusif. Rien ne l'isole entièrement. La vie nous invite à des parallélismes qui, se contredisant ou non, la font plus variée et la rendent supportable.

Le soir tombe. Le petit café allume ses lumières. Dans la rade, les feux des barques semblent des vers luisants. Un phonographe déroule ses disques et comme il fait tiède, et que des jeunes filles et de jeunes garçons sont là, le plaisir de la demi-étreinte les réunit. Sur la place

vaguement éclairée, des couples dansent en rond. Et cela est si simple et si émouvant que cette image de douceur, de plaisir, et peut-être d'amour, éloigne pour un instant l'autre image de souffrance et de mort.

La guerre arrête tout, elle ne supprime rien. Elle apporte l'épouvante et parfois le désespoir, mais elle n'est pas capable d'interrompre les pulsations du cœur, ni le cheminement de la pensée. C'est le plus tragique de notre destin que d'aller à la mort en faisant encore des projets : caresse d'un rêve d'amour ou d'une chimère d'ambition.

Je veux éloigner de moi une hantise si cruelle. La vérité c'est que la guerre bien qu'attendue nous surprend et nous ne voulons pas y croire. En tout cas, chacun continuera, d'ici là, à vivre avec ses préoccupations habituelles, les nerfs plus tendus peut-être, étreints par une sourde angoisse qu'on se refuse à avouer à soi-même.

Je suis venu dans ce pays riant et paisible pour me reposer, et surtout réfléchir et capter mon secret. J'y ai apporté une tristesse vague en même temps que la nostalgie d'une torturante volupté. S'il est difficile d'être sincère vis-à-vis de son prochain, il est encore plus difficile de l'être vis-à-vis de soi. Nous acceptons que les autres se fassent de nous une idée guère flatteuse, mais nous nous arrangeons pour que l'idée que nous nous formons de notre personne ait le maximum d'agrément : une trop brutale franchise nous conduirait au dégoût, et qui accepterait d'être son propre juge ?

J'aimais l'amour, et je n'avais pas encore aimé, écrivais-je hier. Non, je n'avais pas aimé avant de rencontrer Sonia, un soir qu'il pleuvait et que s'éteignait la rumeur du Paris nocturne. Ce soir d'été humide et fade, qu'il fut décisif pour moi ! Une petite fille qu'on trouve soudain sur sa route, et l'avenir s'éclaire, l'horizon s'élargit, le cœur bat, et le bonheur montre son visage — ou son masque.

(à suivre.)

RÉFLEXIONS D'EBN-GOHA.

C'est à vous, Ahmed Rassim, que je dédie ces quelques réflexions écrites en marge de vos proverbes arabes et auxquelles Ebn-Goha — héritier lointain et évolué du Grand Goha — prête malgré lui son patronage.

Dans mon geste il y a, vous le savez bien, plus qu'un simple témoignage de l'amitié,

un hommage affectueux au poète dont le talent n'est que perpétuelles rencontres et heureuses réussites au carrefour de deux civilisations.

Quand il parle de lui

J'ai éconduit tous les délateurs en leur demandant de mettre leurs accusations sur le papier.

J'honore mon domestique pour qu'il me célèbre.

J'ai admiré son cheval pour qu'il fasse l'éloge de mon âne.

J'ai gagné la sympathie de bien des gens en les encourageant à se raconter.

J'ai invité mon ami à partager notre dîner et ma femme l'a retenu à coucher.

Je vantais la grâce de l'alouette quand je reçus sa fiente sur la tête.

Je préfère au chien indifférent et poli, le chien qui m'aime et salit mon tapis.

Avant de m'enlever mon pain, il cherche à me convaincre que je n'ai pas faim.

Je préfère la méchanceté à la bêtise ; l'une me stimule, l'autre me désarme.

...et de ses amis

Les malheurs des autres l'apaisent et il est toujours le premier à suivre les funérailles.

Il se précipite sur le pain... on ne songe plus à lui offrir le fromage.

Il est courageux quand il parle à son domestique.

Il oublie volontiers les offenses de ceux qu'il craint.

Mais il est honnête quand on le surveille.

Parce qu'il se trouve sur l'estrade, il s'imagine qu'il peut présider.

Il a une certaine manière humble de poser une question qui lui conquiert d'emblée l'estime des demi-savants.

Il cache la lumière au voisin pour lui reprocher ensuite de ne pas savoir s'éclairer.

Il fait des demi-confidences pour mieux voiler le fond de sa pensée.

Il m'a offert un poulet et a voulu emporter ma vache.

Il s'invite aux repas et critique le menu.

Il prend sa laideur pour de l'originalité.

Je lui ai appris à se moucher et il veut me donner des leçons de maintien.

Il m'invite à manger pour mieux me roter au visage,

... et m'offre la galette quand je n'ai pas mon râtelier.

Il met en valeur ceux qu'il fréquente pour affirmer son éclectisme.

... et me laisse beaucoup d'initiative à condition que je ne fasse rien.

Il est de ceux qui parlent fort pour faire croire qu'ils parlent juste.

Il ne songe à bien nourrir son âne que lorsque son cheval est mourant.

Il donne facilement sa parole parce qu'il la reprend plus facilement encore.

Il se gratte l'orteil et croit qu'il réfléchit.

... discute et s'imagine qu'il raisonne.

Il souffre d'indigestion et parle encore du bon repas qu'il a fait.

Il m'a donné un coup de bâton... et m'a juré qu'il ne s'en souviendrait plus.

Il prend son indécision pour de la réflexion.

Il a fallu qu'il tombe de l'échelle pour comprendre que je pouvais avoir mal au genou.

Il jure qu'il ne volera pas l'œuf... car il ne vole que des bœufs.

Crier est pour lui la seule façon d'intervenir.

Il dit qu'il aime les lentilles parce qu'il n'a pas autre chose à manger.

Il dit aussi qu'il sait beaucoup de choses pour que je lui raconte tout ce qu'il ne sait pas.

Il n'a pas ausculté son ami de crainte d'avoir à le soigner.

Entré par la cuisine, il s'installe au salon.

Devant sa radio . . . et en vacances

La radio... la ressource des gens qui manquent de conversation.

La radio est comme les humains... on la juge d'abord aux apparences... on l'estime ensuite à sa valeur quand elle se met à parler.

La meilleure façon d'apprécier la radio... c'est quelquefois de la faire taire.

Suivant les occasions, la radio peut te servir à retenir tes visiteurs ou à les faire fuir.

Les hommes attendent les vacances pour fuir leurs occupations... les femmes pour s'en créer de nouvelles.

Les vacances, telles certaines femmes, gagnent à être vues de loin.

Comment il juge sa femme

La meilleure façon de convaincre ma femme... c'est de lui donner raison.

Elle a quémandé une caresse et m'a dit : tu vois comme je suis gentille.

Si j'exige de ma femme qu'elle parle un langage concis et bref, à quoi occupera-t-elle le reste de son temps?

Ma femme s'imagine qu'elle est bonne parce qu'elle est sensible. Mais on peut pleurer sans être tendre, comme on peut rire sans être gai.

Sa vertu consiste à se refuser ce qu'elle n'a guère la possibilité de prendre.

Ma femme est désespérée... quand je ne lui donne pas l'occasion de me reprocher quelque chose.

Elle se trémousse pour se rajeunir.

Les hommes la dégoûtent... mais leurs hommages l'enchantent.

Ce qui fait que ma femme me trouve revêche, c'est qu'elle s'illusionne sur sa vertu.

Remets toujours au lendemain ce que ta femme te demande de faire aujourd'hui.

Il n'est pas nécessaire d'aimer sa femme pour la battre.

Aux yeux de ma femme ma franchise est toujours provocation.

Ma femme me trompe et veut que je la bénisse quand elle me sert mon repas.

Ô femme, si mon ami a caressé ta cuisse, c'est que tu lui avais montré ton genou.

...et les autres femmes

L'attitude la plus maladroite que tu puisses avoir à l'égard d'une femme... c'est de paraître ne pas croire à la comédie qu'elle essaie de te jouer.

Une femme comprend l'outrage, mais pas l'indifférence.

Elle m'a dit que j'étais grossier parce que je n'ai pas admiré sa fesse.

La femme acariâtre me fait davantage apprécier la beauté de la nature.

Tu feras toujours figure de bourreau devant une femme qui pleure... même si cette femme t'a trompé.

Une femme peut craindre son mari sans le respecter, comme elle peut le respecter sans le craindre.

La meilleure façon de conquérir une femme n'est-elle pas de lui faire croire qu'en se donnant elle vous enlève à une autre femme ?

Entre deux femmes adultères, il y a des complicités dont l'infini nous échappe.

Tu peux offrir à une femme de mourir pour elle... si elle t'aime, elle t'en empêchera et, si elle ne t'en empêche pas... je ne vois pas pourquoi tu mourrais pour elle.

Les femmes disent que nous sommes compliqués quand nous avons l'audace de les analyser.

Mais quand une femme déclare qu'elle ne se comprend pas, c'est qu'elle n'a pas le courage de se juger.

Certaines femmes ont l'esprit tranquille quand elles trouvent une bonne raison de s'inquiéter.

La femme légère cherche à s'absoudre en entraînant d'autres femmes à mal faire.

Aux yeux de la femme infidèle, l'homme est méchant quand il refuse d'être bête.

La femme qui jure qu'elle est malheureuse s'offre à se consoler avec toi.

Et celle que tu caresses ne te demande au fond qu'une chose, lui dire le contraire de ce que tu penses d'elle.

Elle rêve d'un poète et couche avec son chauffeur.

Que de femmes seraient sages si elles savaient qu'en se refusant elles seraient aimées plus longtemps.

Et que d'autres paraîtraient intelligentes si elles se contentaient d'être charmantes.

Quand une femme dit qu'elle est incomprise, c'est qu'elle a fait de son mieux pour ne pas se faire comprendre.

Pour justifier leurs exigences, les femmes ont inventé l'égoïsme masculin.

Une femme seule cherche un maître... deux femmes ensemble cherchent une victime.

Sa franchise consiste à avouer les fautes... des autres.

Elle est fière de la popularité qu'elle obtient en se donnant à tous.

Laisse croire à ta femme que dans tes aveux d'amour il pourrait y avoir un mensonge.

Quand sa femme le maltraite, il se venge sur le chien du voisin.

Elle expose sa jambe pour qu'on oublie de détailler son nez.

Quand le visage est laid ne vaut-il pas mieux montrer son derrière ?

Une femme peut ne pas savoir ce qu'elle dit et savoir très bien ce qu'elle veut.

Juge donc une femme d'après ce qu'elle fait et jamais d'après ce qu'elle dit.

C'est déjà très gentil pour une femme de t'écouter, pourquoi lui demander encore de te comprendre ?

Quand il parle de morale et fait de la philosophie

Il y a d'innombrables façons de mentir... Il n'y a qu'une façon d'être sincère.

Être fort... c'est avant tout se connaître.

Juge-toi à l'effort que tu as fourni... on te jugera au travail que tu as accompli.

Plus on te connaît, moins on s'intéresse à toi. Le livre ouvert attire peu le regard.

Il ne suffit pas d'avoir de la valeur pour être apprécié... il faut la montrer. Un turban de prix n'a jamais été admiré dans le fond d'une armoire.

Quand on a l'âme grande, on accepte avec simplicité un bienfait.

Pour gagner du temps, il faut naturellement savoir en perdre.

L'aveu est facile quand le pardon est certain.

Se venger d'un imbécile, c'est vouloir lui reconnaître quelque mérite.

Qui ne veut pas recevoir de leçons ne doit pas essayer d'en donner.

Il faut s'habituer à tout, même à changer d'habitudes.

Méfions-nous de certaines affections : on admire l'oiseau pour son chant... on l'aime aussi pour sa chair.

On ne se fait pas oublier en jouant du tambour.

Parler à voix basse est cependant une bonne manière de se faire écouter.

Une âme noble n'est jamais contente d'elle-même...
Une âme mesquine n'est jamais contente des autres.

Nier... c'est encore une manière de s'excuser.

Il est plus facile d'être franc devant les autres que devant soi-même.

L'injustice subie en commun est un signe de ralliement.

La pièce d'or ne se multiplie pas en devenant monnaie de bronze.

La force de persuasion chez certains ne tient qu'au désir, chez d'autres, de se laisser convaincre.

L'indifférence prend souvent figure d'indulgence.

Pour être un homme sans ambition, il faut avoir beaucoup de caractère ou en être totalement dépourvu.

Grands hommes... petites manies.

Les méfiants sont de deux sortes :
ceux qui se sont déjà laissés prendre,
ceux qui ont souvent pris les autres.

Un homme faux peut raisonner juste ; il est alors doublement dangereux.

S'essouffler n'est pas courir.

Beaucoup d'amants ont été déçus parce qu'ils ont pris leur sensualité pour de l'amour.

L'indifférence est le commencement de la sagesse.

Et la résignation est le commencement du bonheur quand elle n'en est pas la fin.

Mensonge... occasion chez les uns, vocation chez les autres.

La diplomatie est l'art de mettre l'humeur du voisin au rythme de sa propre humeur.

Et la politique de la main tendue est souvent celle du coup de pied au cul.

Le mépris... la haine des gens raffinés.

La responsabilité... un couvre-chef qu'on expose rarement à la pluie.

Même rabot de luxe ne peut travailler bois pourri.

Le rêve est à l'espoir ce que l'espoir est à la vie.

... et quand il parle de l'amour

L'amour est un état d'âme quand on se sent aimé.
C'est un état d'esprit quand on se croit trahi.

Aimer c'est donner ou prendre suivant qu'on a l'âme grande ou petite. Mais ceux-là aiment le mieux qui savent à la fois donner et prendre.

On a souvent raison avec un peu d'amour.

J. A. ASCAR-NAHAS.

CANTIQUE.

*Mon enfant, la chute du soir est proche.
Les rêves estompés à l'aube
Reprennent leur éclat sous la lampe.
Ils se vêtent de leurs belles parures de regrets.
Tous les bruits familiers connaîtront le silence ;
Et des fruits étranges
Auront bientôt mûri dans les vergers de Bételgeuse.
Nous serons les habitants d'un monde nouveau
Dont le règne viendra avec le recueillement.
Quelle prière est encore chuchotée dans ton âme,
Fontaine printanière jamais tarie.
Quelle prière apprise un jour que les yeux
Avaient le regard de l'innocence.
Quelle prière de sel et de roses,
Amère et lucide prière !
O mon enfant exilé dans la vie,
L'automne dépare l'arbre de ses fruits d'or.
Je te vois franchir le seuil et me sourire.
Je sais que tu reviens de bien loin
Dépouillé comme le jour de ton départ.
Tu m'apportes le seul trésor de ton enfance.
Je vois tes mains que le monde n'a pas souillées,
Je vois tes yeux limpides.
Dans leur lumière ton âme transparait
Tremblante et douce avec sa ferveur.
Je t'attendais.
Les vents, les oiseaux, les étoiles,*

*L'aube libérant les vitres
Annonçaient secrètement ta présence.
Mon sang avait ouvert ses écluses
Devant le bateau si clair et si menu de ton ombre.
Je sentais ton souffle sur mes tempes,
Tes yeux agrandis sur mon regard,
Les feuilles larges de tes mains sur les fruits...
Mon enfant, que la vie est follement belle ce soir
Telle une danseuse ivre de joie
Et dont le corps entrevoit le mouvement harmonieux que l'âme crée
Dans le rythme prisonnier de sa forme.
Mais elle disparaîtra aussitôt évoqués les morts ;
Car tu les connais, ceux qui nous aiment plus que les vivants
Et nous entourent de leur ombre vigilante.
Leur invisible soleil ne cesse de nous chauffer
Et leurs mains secouent les berceaux dans les demeures silencieuses.
Il faut toujours faire la part juste.
Le temps coupe le jour comme un beau fruit d'été.
Il faut tisser la laine sombre pour les linceuls,
Et le fil blanc pour les langes.
Rien n'égale cette image immuable
Suspendue entre le trouble et la sérénité.
Vois-tu, mon enfant, mon doux pèlerin,
La vie est encore là chargée de souvenirs,
Elle baisse son épaule comme une bête docile
Qui s'agenouille devant la porte.
Elle est en chacun des objets qui portent l'image de la maison.
Dans chaque fleur qui orne la terre,
Dans chaque fruit que l'arbre donne.
Ecoute la voix muette de la nuit.
La terre se prépare aux moissons.
Puisse le froment n'être plus amer
Et l'enfance éternelle,
Cette eau lustrale où poussent les fleurs du souvenir,
Inonder les cœurs dans la joie de retrouver
La même coupe vidée aux lèvres des aïeux,
Le même soleil ivre de guêpes dans la roseraie...
Le matin immense palpite sur les sillons de sel,
Vois la guirlande blanche des mouettes,
Écoute les cris du travail dans le port,
Tout cela, mon enfant, annonce la joie,*

*Le rêve sans cesse reflété en toutes choses fidèles,
Les objets qui nous entourent et dont la forme nous séduit,
La résignation des oiseaux et des bêtes,
La route blanche qui descend vers les voiles.
Le rêve c'est encore toi qui me reviens ce soir,
Autour de cette lampe qui tremble,
Mon enfant,
Mon doux pèlerin.
Demain je serai seul,
Mais la chaîne de la solitude ne me pèsera plus,
Elle aura sur mes soleils jeté l'ombre auxiliatrice
D'un être qui plus que la vérité
Porte en lui-même son éclat,
D'un enfant qui croit à la légende éternelle des printemps
Jamais vus sur cette terre,
Mais déjà mille fois annoncés
Par les anges du silence...*

Arsène YERGATH.

UNE TRANCHÉE A RAMLEH EN 1940.

(CHOSSES VUES.)

D'abord on disait : « Ce n'est pas possible, *ils* n'oseront jamais ! » Les fleurs éclatantes de juin, les grands parasols des flamboyants pourpres, magnifiques, et tant d'autres images familières de l'été égyptien repoussaient de toute leur douceur la crainte de la guerre et l'on continuait à vouloir croire que la dévastation c'est pour les autres.

Et puis une nuit, une alerte, des bombes, des morts, l'immense panique sous un ciel zébré de projections. Il a bien fallu, alors, se décider à creuser un abri et ce matin Abdou convoqué est accouru.

On n'a rien eu à lui expliquer. Abdou, qui le mois dernier encore aidait à ratisser les allées et à tailler la muraille verte des ficus, Abdou n'est plus, depuis la guerre, qu'un spécialiste en tranchées.

— Vous la voulez en V ? Droite ? Large ?

La pioche en l'air, il m'interroge comme un coiffeur qui sait tout mais veut d'abord satisfaire le goût de sa cliente.

— Droite, Abdou, ce sera moins laid.

Dans le fond du jardin, un carré un peu fantaisiste où poussent au printemps la marguerite jaune et le coquelicot, et, le reste du temps, des tomates dans un grand désordre de menthe et de romarin.

— Tant pis pour les tomates, dit Abdou.

Mais j'entends tout ce que ce *tant pis* contient de secret regret pour ces fruits à peine rosés et qui, dans une semaine, auraient fait une savoureuse salade. Mais en 1940, c'est long une semaine. La guerre est pressée.

Abdou coupe, sarce et lie les tiges vertes et l'air sent bon la menthe froissée. Voilà, c'est fini. A grands coups de pioche, le sol est entamé. Abdou travaille avec rythme, sans se hâter, comme les gens qui connaissent la terre. Et je reste là, à regarder cette entaille qui va s'élargissant livrant des trésors : des radicules, quelques coquilles blanches, un lombric furieux d'être coupé en deux, et puis maintenant rien que du sable, de ce sable égal qui fuit dans les sabliers pour marquer le temps.

C'est toujours grave un homme qui creuse sans espoir de planter, sans espoir de bâtir. Bien vite, entre deux remblais, s'est ouverte une fosse. Abdou y descend. Je vois son dos qui peine, ses bras musclés brandissent la pioche. De temps en temps, il s'arrête, regarde le ciel, invoque Dieu, puis reprend sa tâche avec la patience victorieuse des jardiniers.

Il fait doux. Les oiseaux d'abord effarouchés se sont vite habitués à ce bruit scandé et ils chantent comme toujours. Parfois, un couple de tourterelles s'abat à dix mètres de nous, se dit des choses, puis repart en deux vols parallèles.

Un crissement sec. L'acier a glissé sur une longue pierre. Mais est-ce une pierre ?

— Attention !

D'instinct, je me penche pour mieux voir, là, tout au fond, une surface couleur d'amphore que les mains d'Abdou lentement dégagent de la terre, veulent saisir. Mais à peine détachée du sol, l'étrange forme se brise avec un bruit fêlé et parmi les éclats de poterie, des ossements s'éparpillent.

Nous nous sommes regardés sans mot dire. Puis Abdou s'est mis à ramasser ces fragments d'humain.

— Il faudra le remettre dans un endroit tranquille, a-t-il dit simplement.

Débarrassé de son cerceuil de terre cuite, la tranchée de demain a pris soudain une profondeur de caveau, tandis que le soleil joue à réchauffer le squelette épars dans le sable. Ah ! que je regrette mon champ de romarin, de menthe et de tomates ! Il est immense, ce mort minuscule que son enveloppe ne contient plus. Que vais-je faire de lui et que va-t-il faire de mon jardin ? . . . Je n'aime pas les cimetières, même fleuris.

Abdou le fossoyeur disparaît presque dans la terre. C'est là, à la place du défunt qu'il faudra descendre . . . Et, comme si tant de rappels, tant d'allusions ne suffisaient pas, la sirène choisit juste ce moment pour jeter l'alarme. A peine s'est-elle tue, que les échos d'un bombardement pilonnent le silence de Ramleh. Priorité de l'immédiat, j'oublie ce mort trop vieux et ne cherche qu'à situer le danger. Dans le ciel, éclatent des ballons de fumée blanche si petits, que dans le cœur s'épanouit aussitôt cette curiosité sceptique que procure l'éloignement.

— C'est du côté du port.

La distance qui nous en sépare paraît assez grande pour qu'il semble inutile de se mettre à l'abri.

— Pourquoi sont-ils tant pressés ? demande Abdou, les deux mains sur la pioche, la mort ne laisse jamais passer l'heure fixée. Tout est écrit.

Il a raison. Mais, décidément, la tranchée née sous de telles auspices rassure mal en donnant trop à penser. Est-ce le mort qui se venge déjà ? Ce mort tout disloqué dans son amphore en miettes, ce mort plus macabre qu'une momie et si encombrant dans son dépouillement suprême.

— C'est peut-être un Romain.

— Mine aref ? Qui sait ? répond Abdou, qui a été à l'école juste assez pour avoir le droit de ne pas croire à la science. Il ajoute :

— Tant d'étrangers ont passé en Égypte : des Grecs, des Arabes, des Français, des Anglais...

— Et les Turcs.

Abdou essuie la sueur qui emperle son front.

— C'est vrai. Il y a encore eu les Turcs.

Il réfléchit un instant au bord de l'histoire et devant ce sable remué. Puis, avec toute la justice du sage, il conclut :

— Ceux-là n'ont pas été meilleurs, ni pires. Et pendant ce temps, le fellah travaillait. Mais les étrangers ne l'ont pas vu parce qu'ils vivaient à Alexandrie, dans les villes, là où l'argent est facile et quand ils allaient dans l'intérieur c'était pour gagner davantage et plus vite... Et ils ne pensaient qu'à la récolte du coton. Maintenant, c'est dangereux de rester dans les villes, alors ils fuient tous à la campagne. Et ils se plaignent : l'eau n'est pas bonne. Il y a des moustiques. Il fait chaud. Où sont les cinémas ? Les madames ne sont pas contentes et les enfants s'ennuient. Et pourtant ils sont dans les meilleures maisons, servis comme des pachas et ils mangent du sucre autant qu'ils en ont envie. Mais que faire ? Ce sera toujours ainsi, conclut Abdou du plus profond de la tranchée.

La fin de l'alerte fait entendre ses trois coups lugubres.

— C'est fini, ai-je dit machinalement.

— Je continue, a répondu Abdou.

Jeanne ARCACHE.

LE LIVRE DES JOURS

(SUITE)

XV

Le changement le plus concret fut l'abandon de ce coin de chambre, de ce vieux tapis recouvrant cette natte déchiquetée : il ne s'y tint plus guère qu'au déjeuner et au dîner, ou pour se coucher lorsque venait la nuit. Il passait la plus grande partie de sa journée à el-Azhar ou dans les mosquées avoisinantes pour suivre les différents cours. Lorsqu'il revenait de ses leçons, il n'entrait dans sa chambre que pour y déposer ses papiers. Puis il ressortait et s'asseyait avec son ami sur un tapis de feutre étalé devant la porte, usurpant une bonne largeur du corridor, ne laissant aux passants que la place de leurs pieds, ou même d'un seul.

Les deux gamins bavardaient un peu, lisaient beaucoup. Ils s'amusaient parfois des incidents de l'étage au-dessous, prêtant l'oreille aux conversations : l'un écoutait, l'autre observait et expliquait au premier ce qu'il ne pouvait voir.

L'enfant arriva ainsi à mieux connaître l'immeuble : il en sut plus long sur les habitudes des locataires, s'intéressa davantage à leurs entretiens. Sa vie s'aérait, après

qu'il avait mené une existence un peu étouffée. Mais la part la plus profitable, la plus fructueuse de son nouveau régime, depuis l'arrivée de son ami, ne se déroula pas dans sa chambre ni dans l'immeuble, mais à el-Azhar même. L'enfant délaissa la leçon de l'aube et attendit chez lui l'heure du cours de droit. Il écoutait chaque matin, en compagnie de son ami, la prière de ce cheikh obsédé, dont il ne jouissait auparavant que le vendredi.

A l'heure voulue, il partait avec son ami pour l'Université, par la route qu'il suivait avec son frère, mais tous deux discutaient ferme en marchant, ou s'envoyaient des plaisanteries. Quelquefois ils ne prenaient pas cette rue infecte où pullulaient les chauves-souris, mais empruntaient la rue du Khan Djafar, propre celle-là ; en tout cas, ils aboutissaient toujours à la rue de Sayidna-l-Hossein. Il est curieux de constater que depuis la venue de son ami, l'enfant ne passa jamais près de la mosquée de Sayidna-l-Hossein, à plus forte raison n'y pénétra-t-il jamais, sans réciter la *Fatiha* : il fut initié à cette pieuse coutume par son ami et il s'y conforma. Les années sont venues, modifiant plusieurs fois son genre de vie ; pourtant il n'a jamais longé le mur de ce sanctuaire sans réciter mentalement cette sourate sainte qui ouvre le Coran.

Le frère de l'enfant réservait à ce dernier une somme excessivement modique pour son déjeuner et celui de son cousin, à condition qu'ils veuillent bien se charger de rapporter, de la section des Hanéfites, sa ration, qui était de quatre pains : ils en mangeaient deux au déjeuner et en gardaient deux pour le soir. Malgré cette somme, ridiculement exigüe, qui ne dépassa jamais une piastre par jour, ils apprirent à imaginer des combinaisons économiques afin de s'offrir les plats et les boissons agréables qu'ils convoitaient. Il leur est arrivé de sortir de très bonne heure, en même temps que les oiseaux de l'aube, et lorsque cet étroit entre-baillement du porte-monnaie

était fermé, ils s'arrêtaient, dans leur parcours, chez le marchand de « balila »⁽¹⁾ et s'en donnaient à cœur-joie : ils l'adoraient parce qu'ils en avaient beaucoup mangé à la campagne et parce qu'on y mettait une bonne quantité de sucre, qui se mélangeait aux gros grains et fondait dans l'eau très chaude. Il suffisait d'y tremper ses lèvres pour chasser les derniers restes de sommeil, donner au corps de l'énergie et répandre dans le palais et dans les veines une chaleur dont ils appréciaient la vivacité : ils étaient d'attaque pour assister au cours de droit, écouter convenablement les paroles du professeur et, la panse bien remplie, nourrir leur cervelle.

Et qui donc les aurait empêchés, en passant dans la rue de Sayidna-l-Hossein, de s'arrêter chez le marchand de leur choix ? Ils s'installaient sur une banquette de bois, étroite, sur laquelle était étalée quelquefois une petite natte, mais la plupart du temps, la banquette était nue. Ils la trouvaient moelleuse, car en s'y asseyant ils vivaient dans une attente avide dont ils savouraient étrangement le plaisir, ce plaisir des figues servies dans de petits bols où elles avaient macéré : ils les avalaient, buvaient l'eau et grignotaient ensuite sans hâte les raisins secs qui se trouvaient au fond. Ils étaient aussi complètement libres, durant l'après-midi, de dépenser le prix de leur dîner, en faisant une halte chez le vendeur de « harissa »⁽²⁾ et de « basboussa », et de s'offrir la joie innocente de déguster une pâtisserie. Cela ne troublait pas leur appétit pour le dîner.

Le déjeuner était vraiment sommaire : une visite chez un marchand de fèves bouillies, deux portions et deux pains, cela revenait à deux millièmes et demi ; pour un autre demi-millième ils achetaient une ou deux branches

⁽¹⁾ Grains de maïs ou de blé bouillis. Plat très sucré, auquel on ajoute parfois du lait ou du beurre.

⁽²⁾ Gâteau sucré, au beurre et à la farine.

de poireau. Le gargotier leur présentait donc un grand bol de bouillon, dans lequel nageaient des fèves, il versait sur le tout un peu d'huile ; ils y trempaient leur pain et attrapaient des fèves au petit bonheur ; de la main gauche ils portaient les poireaux à leur bouche. Quand ils avaient terminé pain et poireaux, ils avaient assouvi leur faim, ils étaient bien gorgés. Mais il restait encore du bouillon et l'enfant avait un peu honte d'achever le bol que son cousin lui tendait en riant ; finalement, il lampait le reste et rendait le bol tout net au marchand.

Ainsi ils avaient déjeuné pour trois millièmes : c'était autant de pris avant le cours. Il s'agissait maintenant d'aller à el-Azhar pour nourrir leur esprit comme ils l'avaient fait pour le corps. L'enfant avait le plus vif désir de ne pas manquer le cours de ce cheikh, mi-réformateur, mi-conservateur, qui enseignait le droit et la grammaire, d'abord pour obéir à son frère et ensuite par pure satisfaction personnelle. Mais il était aussi tirailé par l'envie d'entendre un autre cheikh et de goûter à d'autres disciplines. Il y était poussé sans peine par la valeur même des leçons qui se donnaient à la fin de la matinée, après le déjeuner des étudiants. Les deux compères décidèrent d'écouter le commentaire de Kafraoui, donné chaque jour à cette heure. Le professeur venait d'être nommé, mais vivait depuis très longtemps dans l'orbite d'el-Azhar. Il était âgé et avait employé de longues années à obtenir son diplôme. Il débuta, comme ses confrères, par enseigner le commentaire de Kafraoui. L'enfant savait par son premier maître, par son frère et ses camarades, que l'ouvrage en question ne méritait aucune considération, et il avait entendu des critiques sévères sur son compte : il n'en fallait pas davantage pour qu'il désirât l'étudier. Il résolut donc d'assister à la première leçon, pour connaître les neuf façons de lire *Bismi-llahi-l-Rahmani-l-Rahimi*, avec toutes les flexions casuelles, afin de faire connaissance avec cette science et de s'y appliquer avec

le plus beau zèle. Il devint donc, ainsi que son ami, un fervent auditeur de ce cours de grammaire, sans toutefois délaisser le précédent. Il constata qu'il apprenait la grammaire dans l'ancien cours alors qu'il perdait son temps dans le nouveau. Il est vrai qu'il s'amusait, il trouvait drôles ces désinences casuelles auxquelles le commentateur du texte se complaisait avec délectation, il se gaussait de ce cheikh qui lisait son texte, son commentaire, l'expliquait, d'une voix étrange, vraiment désopilante. Il ne lisait pas, il chantait, et non d'une voix de poitrine, mais de tête. Son timbre possédait en outre des qualités contradictoires, c'était à la fois une voix sourde et rêche, étendue et large.

De plus, le cheikh était originaire de Haute-Égypte, de l'extrême sud même, il avait gardé son allure provinciale, sans changements, ni pour parler, ni pour lire, ni pour chanter. Ce cheikh avait une nature fruste : il lisait, posait des questions aux étudiants, leur répondait, avec des intonations revêches. Il se mettait en colère avec une grande facilité, c'est à peine s'il interrogeait sans avoir l'insulte à la bouche, et si celui qui lui adressait la parole se trouvait près de lui, il n'était pas exempt de recevoir une gifle ; d'ailleurs s'il était plus loin, le cheikh lui lançait son soulier. Ces souliers étaient aussi agressifs que sa voix, rudes comme ses vêtements, car il ne mettait jamais de robe élégante comme ses confrères, mais revêtait un manteau grossier. Donc ses chaussures étaient celles d'un rustre, avec des semelles garnies de clous, afin d'être robustes, solidement défendues contre l'usure. On voit d'ici l'étudiant qui recevait cette chaussure cloutée en pleine figure ou ailleurs.

A cause de cela les élèves se gardaient bien de poser une question et laissaient le cheikh à sa lecture, à son commentaire, à ses réflexions personnelles et à son chant. Et, par voie de conséquence, celui-ci ne perdait pas son temps et ne gaspillait pas celui des étudiants. L'année scolaire commençait par le commentaire de Kafraoui et

ne se terminait pas sans qu'il eût achevé en outre le commentaire du cheikh Khalid⁽¹⁾.

Ainsi, en une seule année, les étudiants avaient lu deux ouvrages, alors qu'avec les autres professeurs, on n'en voyait qu'un. Mais sous la direction de ce cheikh, réformateur et conservateur, ses étudiants, peu nombreux d'ailleurs, n'avaient tout de même pas dépassé les premiers chapitres de la grammaire.

Tout ceci eut une grosse influence sur l'expérience grammaticale de l'enfant, si l'on peut ainsi parler. Lorsqu'il revint au Caire après son congé d'été, il ne retrouva pas ce professeur au système mixte, et suivit la méthode d'un second : en droit, il expliqua le commentaire de Taï sur le *Kanz*⁽²⁾ ; en grammaire, la glose marginale d'Attar⁽³⁾ sur le commentaire de l'*Azhariya*. Mais il vaut mieux ne pas anticiper et continuer notre première année.

Après la leçon de la fin de la matinée, notre ami allait au cours de l'après-midi, revenait dans sa chambre et repassait les leçons du lendemain, comme le font les étudiants studieux, ou bien il parcourait des livres divers, en les comprenant ou non. Lorsque le soleil allait se coucher, les deux amis songeaient au dîner, joyeux ou mécontents, selon l'état de leur bourse. S'il leur restait une demi-piastre, ils en faisaient deux parts : d'une moitié ils achetaient un gâteau de sésame ; de l'autre, du fromage grec. Ils faisaient un repas abondant et succulent, mangeant en même temps un peu de pâtisserie et un morceau de fromage : ils trouvaient à ce mélange un goût délicieux. S'ils avaient trop dépensé pour les figures

⁽¹⁾ Philologue égyptien du xv^e siècle, auteur de l'*Azhariya*, citée plus loin.

⁽²⁾ *Kanz al-dakaik*, œuvre du juriste hanéfite Nasafi, du xiii^e siècle. Le commentateur, Taï, vécut en Égypte au xviii^e siècle.

⁽³⁾ Professeur à el-Azhar à la fin du xviii^e et au début du xix^e siècle.

et la *balila*, il ne leur restait plus qu'un quart de piastre : ils se procuraient alors un peu de gâteau de sésame et ils avaient recours à la provision de miel noir ou blanc, envoyée du village. Ce n'était pas un diner fastueux, mais il n'était pas détestable.

Il leur arrivait parfois d'avoir tout dépensé en figes et en « balila », mais cela n'avait pas encore beaucoup d'inconvénients, car ils avaient conservé leur pain, et dans la chambre il y avait toujours ce récipient contenant du miel blanc ou noir. Ils trempaient leur pain dans ce miel, maigre compensation des joies de la pâtisserie, du fromage ou des gâteaux de sésame.

D'ailleurs ils s'ingéniaient à chercher dans cette frugalité forcée un moyen de satisfaire leur volupté : ils trempaient alternativement leur pain dans le miel noir et dans le blanc.

Le soleil se hâtait de se coucher et le muezzin allait bientôt grimper en haut de son minaret. Les deux amis partaient en courant à el-Azhar pour assister au cours du soir, comme le font les grands. Ils suivaient un cours de logique, où le *Soullam* ⁽¹⁾ d'Akhdari était étudié par un cheikh qui se considérait comme un savant, mais dont el-Azhar contestait officiellement la valeur. Depuis très longtemps il concourait au diplôme sans succès, mais il ne désespérait pas, n'acceptait pas le verdict des jurys : il les lassait d'un côté et les fâchait de l'autre. Il ennuyait les professeurs parce qu'il ne manquait aucun cours et se présentait à tous les examens ; il les exaspérait parce qu'il s'adossait à une colonne après la prière du coucher du soleil, au milieu d'un cercle d'étudiants, et leur lisait un ouvrage de logique aussi bien que les savants les plus distingués, ceux qui, avec un beau courage, se précipitent tête baissée dans l'enseignement de la logique.

⁽¹⁾ Traité de logique, en vers. L'auteur, originaire de l'Afrique du Nord, vécut au xvi^e siècle.

Il est de fait que cet élève-maitre n'était ni savant ni pédagogue ; son ignorance et son incompetence étaient évidentes mêmes aux yeux des étudiants. Il venait, lui aussi, du fin fond de la Haute-Égypte, en ayant conservé toutes les allures ; il était resté tel qu'il avait débarqué à el-Azhar, n'ayant rien changé à sa manière de lire et de parler.

Enfin il n'est pas moins exact qu'il était très enclin à la colère, très prompt à s'emporter. Mais, au moins, il n'insultait pas les élèves, ne les frappait pas, ou plutôt n'osait faire ni l'un ni l'autre, ce privilège étant du domaine exclusif des savants d'une authenticité indéniable.

Tout cela était rigoureusement vrai, les deux amis avaient été renseignés à ce sujet par les anciens, mais ces détails ne les avaient pas empêchés de suivre assidûment ce cours parce qu'ils voulaient entendre des leçons de logique, qu'ils s'étaient promis d'aller à el-Azhar après la prière du coucher du soleil et qu'ils ne reviendraient qu'après la prière du soir, à la manière des étudiants chevronnés.

Comme cette première année passa vite ! Combien vite les conférences de droit et de grammaire ! Les étudiants se dispersèrent, partirent pour les vacances d'été dans leurs familles, en ville ou à la campagne. Ah ! l'enfant l'avait bien désiré, ce congé d'été, car il se consumait de regrets pour la campagne.

Mais quand l'époque des vacances arriva, il aurait voulu ne pas partir et rester au Caire. Était-il sincère ? Y était-il obligé ? A vrai dire, les deux à la fois.

Il était sincère en ce sens qu'il aimait le Caire, il s'y était habitué, éprouvait à le quitter un certain chagrin, et d'ailleurs un départ lui était toujours pénible. Il jugeait également la chose nécessaire, car son frère passait la majeure partie de son congé dans la capitale : sa famille s'en enorgueillissait et considérait cela comme une preuve de zèle laborieux. Il voulait donc faire comme son aîné et gagner par là une solide réputation. Mais sa répugnance

ne lui servit à rien : les deux amis louèrent une carriole, s'y installèrent avec leurs effets enveloppés dans deux ballots et s'engouffrèrent dans un compartiment bondé de troisième classe. Le train partit et à peine avait-il dépassé une ou deux stations que les deux amis avaient oublié el-Azhar, le Caire et l'immeuble : ils ne pensaient qu'à une seule chose, à la campagne, à ses délices et à ses joies.

XVI

La prière du soir était finie lorsque les deux amis descendirent du train. Ils ne trouvèrent personne à la gare et en furent un peu déçus. Ils s'acheminèrent vers la maison, où ils constatèrent que la vie continuait comme tous les jours.

La famille avait achevé son repas depuis longtemps, le père avait terminé sa prière et était sorti comme de coutume pour bavarder quelque temps avec ses amis non loin de là. Les enfants luttèrent contre le sommeil : un par un, la petite sœur les portait sur leur lit. La mère était étendue sur un tapis de feutre, en plein air, et se reposait, toute somnolente ; ses filles l'entouraient et babillaient comme chaque soir, attendant le retour du père, qui ne devait tarder : toute la maisonnée irait se coucher. Ce serait alors le silence absolu, coupé seulement par les aboiements des chiens ou les appels des coqs se répandant de l'intérieur de la maison à celles des alentours.

Quelle surprise pour la famille que l'arrivée des enfants ! Comme ils n'avaient pas prévenu, aucun repas n'avait été préparé pour eux, on ne leur avait même pas gardé de quoi manger et personne n'était allé les attendre au train.

L'enfant était tellement interloqué qu'il oublia les formules de souhaits qui trottaient dans sa tête : il était même incapable de se livrer, comme son frère le cheikh,

à des transports de joie, de prononcer les phrases solennelles de bon accueil. Sa mère se leva pour l'embrasser ; ses sœurs le pressèrent sur leur poitrine, puis on leur prépara un dîner semblable à ceux qu'ils prenaient au Caire. Le père rentra, présenta à l'enfant sa main à baiser et le questionna sur son frère resté au Caire. Chacun alla se coucher. L'enfant reposa dans son vieux lit, rongéant son frein, l'âme pleine de rancune et de déception.

La vie continua, tant à la maison qu'au village, comme avant le départ de l'enfant au Caire pour aller étudier à el-Azhar. On aurait pu croire qu'il n'était pas parti, qu'il ne s'était pas mêlé à des étudiants, que les leçons de droit, de grammaire, de logique, de hadith, n'étaient qu'un rêve. Il serait obligé, comme naguère, d'aller saluer respectueusement Sayidna ⁽¹⁾, de lui baiser la main, d'écouter son bavardage oiseux. Il se verrait contraint, pour tuer le temps, de se rendre parfois à l'école : les gamins l'accueilleraient comme auparavant, sans même soupçonner qu'il avait été absent : peut-être ne lui demanderaient-ils rien de ce qu'il avait vu et entendu au Caire. Il en avait pourtant si long à dire.

Le plus dur, c'est que personne au village ne vint à la maison pour saluer le cheikh-enfant, dès son retour, après une absence d'une année scolaire entière. Quelques rares individus étaient bien venus le voir et lui avaient posé des questions banales, d'un air indifférent : « Tiens, tu es là ? Tu es rentré du Caire ? Comment vas-tu ? » Ou bien la voix s'élevait un peu, pleine de sollicitude : « Comment as-tu laissé le cheikh ton frère ? »

L'enfant eut alors la certitude absolue qu'il était toujours, comme avant son départ pour le Caire, une chose insignifiante, de peu d'importance, qui ne méritait aucun intérêt et dont on n'avait pas à se préoccuper. Il en fut profondément humilié dans son orgueil, qui était incom-

⁽¹⁾ « Notre seigneur », titre donné au maître d'école du village.

mesurable : son caractère n'en devint que plus renfermé, et il se recroquevilla sur lui-même dans le silence.

Quelques jours s'écoulèrent et l'attitude de sa famille et des gens du village se modifia. On fit attention à lui, non certes par amitié ou affection, mais pour le critiquer ou le blâmer. Finalement on se détourna de lui, et il retrouva cette insupportable inimitié de tous, qu'il avait endurée pendant tant de jours.

Il n'en pouvait plus : il transforma sa façon de vivre et de penser et s'insurgea contre cette obéissance passive qu'on exigeait de lui. Au début, sa conduite fut très sincère : sentant cette hostilité agressive, il s'imposa une attitude d'originalité, volontairement exagérée. Il entendit un jour un dialogue de Sayidna et de sa mère : il s'agissait de science religieuse et Sayidna ne tarissait pas d'éloges sur les « porteurs du Coran », sur ceux qui savent par cœur le texte sacré. L'enfant protesta contre une telle assertion et ne se retint pas de lui répliquer : « Cela ne signifie rien. » Rage et indignation de Sayidna, qui déclara, l'insulte à la bouche, que l'enfant n'avait gagné de son séjour au Caire qu'un sale caractère et qu'il y avait laissé sa bonne éducation.

Sa mère se fâcha, donna tort à l'enfant et se confondit en excuses auprès de Sayidna. Après la prière du coucher du soleil, lorsque le père se mit à table, elle lui raconta l'incident. Celui-ci remua doucement la tête et finit par rire : il jugea que l'histoire n'avait aucune importance et se montra ravi de la confusion de Sayidna, qu'il ne portait pas dans son cœur.

Si l'enfant s'en était tenu là, tout serait resté dans l'ordre. Mais un autre jour, entendant son père lire les *Dalaïl el-Kheirat*⁽¹⁾, comme il le faisait toujours après la

⁽¹⁾ Recueil de prières en l'honneur du Prophète, œuvre de Ghazouli, écrivain mystique du xv^e siècle, qui vécut en Afrique du Nord.

prière du matin ou de l'après-midi, l'enfant dodelina de la tête, haussa les épaules et dit en riant à ses frères : « La lecture des *Dalaïl* est une niaiserie sans profit. » Ses petits frères et sœurs n'y comprirent goutte, ne prirent même pas garde à ses paroles mais sa sœur aînée le gronda sévèrement, d'une voix si forte que le père entendit. Il n'interrompit pas sa lecture et acheva sa page. Puis il s'approcha de l'enfant et lui demanda, avec une bonhomie souriante, de répéter ce qu'il venait de dire, et l'enfant renouvela ses critiques. Le père hocha la tête et, dans un rire sec, sur un ton dédaigneux : « Est-ce que cela te regarde ? lui dit-il. C'est ça que tu as appris à el-Azhar ? » L'enfant se mit en fureur : « Parfaitement, j'ai appris à el-Azhar que la plupart des assertions de cet ouvrage sont impies et font plus de mal que de bien. L'homme ne doit pas rechercher l'intercession des prophètes et des saints, et croire que des intermédiaires sont possibles entre Dieu et les humains, c'est du paganisme. »

C'est alors que le père entra dans une violente colère. Pourtant il réussit à se dominer et, reprenant une physionomie souriante, il déclara, à la joie générale : « Tu vas te taire ! Que Dieu te coupe la langue ! Ne répètes jamais cela, sans quoi, j'en fais le serment, je te garderai au village, je ne te permettrai plus de retourner à el-Azhar et je ferai de toi un lecteur de Coran pour les cérémonies de famille. » Là-dessus il partit, et la famille, autour de l'enfant, se répandit en rires immodérés. Chez celui-ci, cette algarade, malgré sa dure cruauté, ne fit qu'accroître son esprit de contradiction et son penchant à la rébellion.

Quelques heures plus tard, le père avait tout oublié. Il vint s'asseoir pour dîner à table, entouré de ses parents, et demanda à l'enfant des nouvelles du jeune cheikh : Que faisait-il au Caire ? Quels livres lisait-il ? Quels cours suivait-il ?

Le père prenait un vif plaisir à poser ces questions et à entendre les réponses. Il interrogeait l'intéressé lui-

même à chacune de ses visites au village : la première fois, le jeune cheikh se donna la peine de répondre, mais dans la suite, il s'en désintéressa et se montra avare de paroles : son père ne lui manifesta publiquement aucune désapprobation, mais il en souffrit et s'en plaignait à son épouse lorsqu'il se trouvait seul avec elle.

Au contraire l'enfant fut extrêmement docile et soumis sur ce point : il ne se refusait pas à répondre, et si les questions se répétaient, il n'en témoignait aucun ennui quel qu'en fût l'objet. C'est pour cela que le père se plaisait à le questionner et aimait à s'entretenir avec lui pendant les repas. Peut-être racontait-il à ses amis ce que lui-même avait dit de son frère : ses visites à l'imam, au cheikh Bekhit, les objections faites à ses maîtres durant les cours, les erreurs signalées, et aussi les réprimandes, les injures et même les coups qu'il avait reçus.

L'enfant sentait la joie heureuse de son père à entendre ces récits : aussi les allongeait-il. Il lui arrivait d'inventer des anecdotes, mais il avait soin de les retenir pour en informer son frère lorsqu'il rentrait au village.

Le père était tout content de ces histoires, il en avait une envie insatiable et priait l'enfant de recommencer. Aussi, le soir même, lorsqu'on se mit à table, et que le père renouvela ses questions, toujours les mêmes : « Que fait le jeune cheikh au Caire ? Quels livres lit-il ? », L'enfant répondit avec une malice taquine : « Il visite les tombeaux des saints et passe son temps à lire le *Dalaïl el-Kheirat*. »

A ces déclarations toute la famille partit d'un bruyant éclat de rire, les petits en étaient tout congestionnés, car ils avaient la bouche pleine : le père ne fut pas le dernier à s'esclaffer, ce fut même lui qui y mit le plus d'entrain.

C'est pour la même raison, simplement pour amuser les siens, que l'enfant imagina, pendant des années, de reprendre son père lorsqu'il récitait le *Dalaïl el-Kheirat* ou des litanies. Cette critique mettait vraiment son père en colère, elle lui était intimement douloureuse, heurtait

ses convictions et ses traditions, mais le plus beau de l'histoire c'est que son père lui-même l'excitait à ces critiques, l'y poussait, trouvant probablement un certain plaisir à son chagrin même. Par esprit d'indépendance, l'enfant se rendait aux réunions de son père près de la maison, ou à la boutique du cheikh Mohammed Abd el-Wahid, ou à la mosquée, où le cheikh Mohammed Abou Ahmed, le chef des *fakih*s de l'endroit lisait le Coran aux enfants et aux jeunes gens, présidait aux prières durant les jours de la semaine, donnait des consultations religieuses de temps à autre. Il se rendait aussi chez le cheikh Atiya, négociant, vieil étudiant d'el-Azhar, revenu à la campagne, auquel les obligations temporelles ne faisaient pas négliger les devoirs de piété : il restait quelquefois dans la mosquée après la prière de l'après-midi pour exhorter ou conseiller les fidèles, ou lire des hadith. C'est aussi pour se singulariser que l'enfant allait au tribunal du cadi s'entretenir avec ce magistrat, et particulièrement avec le cheikh qui lui servait de secrétaire : il se rendait compte qu'il connaissait le dogme mieux que ce scribe, qu'il était plus instruit que lui en matière religieuse, plus fort en droit, sauf qu'il ne détenait pas encore ce parchemin appelé diplôme d'enseignement, exigé pour être nommé cadi, qui est rarement décerné comme récompense d'un zèle appliqué, mais la plupart du temps s'obtient grâce à la chance et à la flatterie.

Tous ces personnages connurent les déclarations de l'enfant, qui sous-estimait leur science, se moquait des miracles des saints, et trouvait répréhensible de recourir à leur intermédiaire ou à celui des prophètes pour obtenir les grâces de Dieu. Ce garçon, se disaient-ils, est un égaré qui va nous induire en erreur. On voit bien qu'il vient du Caire, où il a dû entendre les discours néfastes du cheikh Mohammed Abdoh, ses doctrines perverses qui prédestinent à la damnation : il est revenu dans sa ville natale pour la conduire à la perdition.

L'un d'eux venait parfois rendre visite au père, à ses

réunions où il recevait ses amis, près de la maison, et le priaient de lui présenter cet étrange original. Le père partait en souriant d'un air bonasse et trouvait dans la maison son fils en train de jouer ou de causer avec ses sœurs : il l'amenait gentiment par la main. L'enfant saluait les assistants : on le faisait asseoir et l'une des personnes présentes se mettait à parler avec lui tout d'abord avec une exquise douceur, puis cette aménité disparaissait au bout d'un moment pour faire place à un ton volontairement dur ; il arrivait même que l'interlocuteur de l'enfant s'en allât tout à fait furieux, en demandant pardon à Dieu comme d'un crime atroce et en invoquant la protection divine contre l'action pernicieuse du diable.

Le père et ceux de ses amis qui n'avaient pas fait leurs études à el-Azhar et n'avaient pas approfondi le dogme étaient heureux de ces querelles, ils les trouvaient étonnantes et s'amusaient d'assister à ces joutes entre cet enfant imberbe et ces cheikhs chenus.

Le père de l'enfant n'était pas le moins joyeux, le moins heureux, bien qu'il n'eût jamais considéré que le recours aux saints et aux prophètes fût une chose défendue, qu'il ne pût supposer les saints incapables d'accomplir des miracles : il n'adoptait nullement la manière de voir de son fils. Mais il était fier d'entendre son fils discourir, tenir tête en public à ses adversaires et, au fond, il était nettement partial en sa faveur. Il écoutait et retenait tout ce qu'on disait en ville à son sujet, tout ce qu'on inventait parfois sur le compte de ce gamin fantasque. Et, lorsqu'il rentrait, à midi ou le soir, il répétait le tout à son épouse, parfois satisfait, parfois très mécontent.

De toutes façons l'enfant prit une revanche sur lui-même, car il vint à bout de son mutisme. D'autre part, tout le monde au village comme en ville s'occupait de lui, parlait de lui, pensait à lui, et sa situation dans la famille changea du tout au tout. Nous parlons de sa position

morale, car son père ne l'avait jamais traité avec dédain, non plus que sa mère, ni ses frères et sœurs, et dans ses rapports avec ses parents, l'enfant n'avait jamais senti ni pitié ni commisération, à plus forte raison, une attitude plus accentuée en ce sens, ce qui n'aurait pas manqué de le frapper.

En tout cas, la menace formulée au début des vacances disparut complètement : il ne fut plus question de rester au village, d'interrompre les études d'el-Azhar, de devenir un lecteur du Coran à l'usage des cérémonies de famille. Un beau matin, l'enfant fut éveillé à l'aube, toute la famille était debout, et il se vit dans les bras de sa mère, qui l'embrassait en pleurant silencieusement. Quelques minutes plus tard, il était à la gare avec son ami ; son père l'installait dans le train avec des soins attendris, lui donnait sa main à baiser et le quittait en lui souhaitant bon succès.

L'enfant se souvient d'avoir plaisanté avec son ami pendant le voyage. Il se rappelle très bien son arrivée en gare du Caire : son frère l'accueillit le sourire aux lèvres, héla un porteur pour prendre ses bagages, peu d'effets, beaucoup de provisions. Passé le portail de la gare, les ballots furent placés sur une carriole, accompagnés par un ami de son frère. Un fiacre fut appelé : l'enfant convia cordialement son frère à y monter, prit lui-même place à sa droite et donna au cocher l'adresse de l'immeuble.

XVII

Notre ami reprit ses cours à el-Azhar et en d'autres mosquées, faisant des progrès en droit, en grammaire et en logique. Il parvint à réussir la *fankala*⁽¹⁾, à laquelle

(1) Dans le jargon d'el-Azhar, ce mot est formé par la contraction de *fa-in-kila* « et si l'on dit que » : il s'agit donc de la présentation des objections.

aspirent à l'envi les étudiants de l'ancien régime les plus remarquables, dont se moquent les étudiants ultra-réformistes, mais dont ne s'abstiennent pas les réformistes modérés. Il étudiait le matin le commentaire de Taï sur le *Kanz*, à midi l'*Azhariya*, et le soir le commentaire du sayid Djourdjani sur l'*Isagoghé*⁽¹⁾. Le premier cours avait lieu à el-Azhar, le second dans la mosquée de Mohammed Aboul-Dhahab ; le troisième était donné dans la mosquée du cheikh Edoui par un professeur de la descendance du cheikh Edoui. Une des conférences de la fin de la matinée était pénible, pendant laquelle il étudiait le *Katr el-nada* d'Ibn Hicham⁽²⁾ pour approfondir rapidement la grammaire, terminait la lecture des ouvrages élémentaires, pour arriver au commentaire d'Ibn Akil sur l'*Alfiya*⁽³⁾ : il n'était d'ailleurs pas très assidu à ce cours. Il estimait que ce cheikh était un sot et il trouvait de quoi le satisfaire avec la *fankala* du cheikh Abd el-Madjid Chadhili autour de l'*Azhariya* et de la glose marginale d'Attar sur ce traité.

Les leçons sur l'*Azhariya* ont laissé dans son esprit des traces ineffaçables. Voilà au moins un professeur qui connaissait admirablement la *fankala* ! Il commençait par une longue déclaration et une discussion stérile du texte de l'auteur : « la particule *kad* indique que le mot suivant est un verbe. » Notre ami avait soigneusement mis en ordre toutes les objections, avec leurs ripostes, qu'on pouvait accumuler contre cette phrase innocente. Un dialogue puis une dispute s'engagèrent entre le professeur et l'étudiant, finirent par lasser le premier, qui s'arrêta court au milieu de la discussion et, s'adressant à notre ami d'une voix douce qu'il n'a pas oubliée : « Dieu, lui

⁽¹⁾ Le célèbre ouvrage de Porphyre fut traduit très tôt en arabe : le commentaire cité ici est du xiv^e siècle.

⁽²⁾ Philologue qui fut professeur au Caire (xiv^e siècle).

⁽³⁾ L'*Alfiya* est un traité de grammaire en vers, rédigé au xii^e siècle. Le commentaire d'Ibn Akil est du siècle suivant.

dit-il, nous départagera au jour de la résurrection.» Non, jamais, l'enfant ne s'est souvenu de cette scène sans en rire avec attendrissement.

Il avait prononcé cela sur un ton de profond dégoût, mais aussi de tendresse bienveillante. La meilleure preuve c'est qu'à la fin de la leçon, au moment où l'enfant venait lui baiser la main, suivant la tradition en usage à el-Azhar, il lui mit la main sur l'épaule et lui dit sur un ton paisible et affectueux : «Travaille avec zèle, tu réussiras.»

Ce précieux encouragement enchantait l'enfant, qui s'empressa d'en faire part à son frère. Celui-ci attendit l'heure du thé et, lorsque ses camarades furent au complet, il dit à l'enfant en plaisantant : «Raconte-nous l'histoire de la particule *kad* indiquant que le mot suivant est un verbe.» L'enfant s'en défendit d'abord par timidité, mais devant l'insistance générale, il rapporta ce qu'il avait entendu, ce qu'il avait compris et ce qu'il avait répondu. Tous faisaient silence, soucieux de n'en rien perdre. Quand il eut fini, le vieil étudiant qui attendait en vain son diplôme vint le baiser au front en disant : «Tu peux être certain de ton salut éternel auprès de Celui Qui est Vivant, Stable et Qui ne dort jamais.»

Les autres rirent à gorge déployée. L'enfant était tout à fait content de lui et, à partir de ce jour, il se crut un étudiant d'une classe supérieure. Il en fut persuadé du fait que ses camarades de la conférence de grammaire faisaient grand cas de lui, le priaient de rester après la fin, ou l'abordaient avant le cours, l'interrogeant, causant avec lui, lui proposant de repasser la leçon avant midi. Cette offre lui causait un grand plaisir et il abandonnait la conférence du dehors pour lire avec ses camarades, se livrer à des commentaires. Dans ce domaine, il avait plus de facilités qu'eux et il y mettait plus d'originalité : ils n'avaient rien à lui opposer, se bornant à l'écouter et à s'inspirer de ses vues. Voilà qui accrut son orgueil : il s'imagina dès lors qu'il commençait à être un maître.

Cette année-là, son existence se poursuivit monotone,

sans rien de bien nouveau. Il retint convenablement ce qu'il avait appris à l'Université et sa présomption devant ses camarades augmenta en proportion de sa modestie en présence de ces vieux étudiants de l'immeuble. Il enregistra également tous les potins sur les professeurs et les étudiants, ne perdant pas une miette des bribes de conversations surprises chez ses camarades ou les amis de son frère.

Ces bouts d'entretiens ne lui donnèrent pas une excellente opinion des uns et des autres : au contraire, avec le temps, il se fit d'eux une idée de plus en plus médiocre. En effet, s'il eut souvent l'occasion d'entendre vanter la remarquable intelligence de certains professeurs, quelle que fût leur notoriété, on signalait aussi, pour les uns comme pour les autres, toutes sortes de défauts, tenant à leur caractère, à leurs mœurs, ou même à leur compétence. Au total, il ressentait une singulière impression de colère, de mépris et aussi de désespérance.

Car aucun n'était exempt de ces tares. Tel cheikh enviait ses collègues, leur jouait de vilains tours et semait des embûches sur leur route : il les accueillait avec son plus gracieux sourire et, dès qu'ils avaient le dos tourné, s'exprimait sur leur compte en termes déplorables et les déchirait sans pitié. Les sentiments religieux de tel autre étaient tièdes, bien qu'il manifestât une grande dévotion à l'intérieur d'el-Azhar ou devant ses confrères : mais abandonné à lui-même et à ses mauvais génies, il se vautrait dans les vices les plus abjects.

Les médisants donnaient des noms à ces démons, qui se rendaient complices de ces péchés. Les anciens étudiants montraient du doigt ce cheikh, qui s'intéressait spécialement à tel adolescent, lui lançait des œillades et ne pouvait plus tenir en place dans sa chaire dès que le garnement était dans son auditoire.

La médisance et la calomnie étaient donc très répandues, plus navrantes d'ailleurs que les vices qu'elles dévoilaient. Les étudiants racontaient des histoires de

favoritisme dues à l'intervention de tel professeur en faveur de son petit ami auprès du recteur d'el-Azhar ou du grand mufti. On disait que le recteur prêtait obligamment l'oreille aux dénonciations calomnieuses, mais que le grand mufti ne voulait rien entendre et les accueillait par d'amers reproches, articulés sans ménagement.

Les anciens rapportèrent un jour l'anecdote suivante concernant certains professeurs éminents, dont ils donnèrent les noms. Ceux-ci, prétendirent-ils, s'aperçurent que leurs médisances étaient vraiment excessives ; ils trouvèrent leur attitude détestable, selon la parole de Dieu : « Que nul d'entre vous ne médise de son prochain, en pensant qu'il n'aimerait pas manger de sa chair après sa mort. Est-ce que cela ne vous répugnerait pas ? » Ils prirent donc la résolution de s'interdire cet énorme péché et, d'un commun accord, convinrent que le délinquant verserait vingt piastres à ses collègues.

Pour ne pas avoir à s'imposer cette amende, les intéressés ne dirent plus de mal de leurs confrères pendant près d'un jour entier. Mais cela fut plus fort qu'eux : lorsqu'un collègue venait près de leur groupe pour les saluer, puis passait son chemin, l'un d'eux tendait aux autres une pièce d'argent, moyennant quoi il pouvait se livrer à son petit jeu favori de la médisance.

Quant aux étudiants, anciens et débutants, ils daubaient sur l'ignorance de leurs professeurs, sur les erreurs de toutes sortes commises par eux dans l'interprétation ou dans la lecture des textes : elles étaient innombrables et plus ridicules qu'on ne peut le supposer. C'est pourquoi notre ami avait une piètre opinion des savants et des étudiants. Il jugea que le mieux était de travailler assidûment pour acquérir le plus de connaissances possibles, sans s'inquiéter de la valeur de ceux qui les dispensaient.

Ce fut bien pis, au cours de sa troisième année d'études, lorsqu'il chercha un professeur de droit pour étudier

le commentaire de Molla Meskin⁽¹⁾ sur le *Kanz*. On lui indiqua un maître connu, depuis longtemps célèbre, jouissant d'une haute situation dans la magistrature. Il alla à son cours, mais quelques minutes s'étaient à peine écoulées qu'il se sentait gêné et surtout devait faire des efforts surhumains pour ne pas éclater de rire. C'est que ce professeur, — que Dieu ait son âme! — usait d'une étrange rengaine, comme on dit dans le jargon des étudiants. Il ne pouvait pas lire une phrase de son livre, ou y ajouter un mot de commentaire personnel, sans glisser à deux reprises : « Il a dit, ... il a dit, ... et qu'a-t-il dit ? » Ces mots revenaient à chaque instant, si bien que notre ami était obligé de lutter pour ne pas s'esclaffer, et le résultat était désastreux.

Sans doute apprit-il à se maîtriser, mais il n'eut pas la force d'assister à ce cours plus de trois jours. Quel immense ennui pour un maigre profit ! Il n'y gagnait rien et il était malade à force de refréner son hilarité : cela devenait insupportable. Il chercha donc un autre maître pour étudier ce livre : tous étaient pourvus de manies variées, qui toujours excitaient la verve du jeune homme, et l'effort qu'il était contraint de faire pour se contenir annihilait celui qu'il aurait dû consacrer à être attentif. On lui fit observer alors que cet ouvrage de droit n'avait pas beaucoup d'importance, qu'un professeur remarquable étudiait le *Dourar*⁽²⁾ : on lui recommanda vivement d'aller suivre les cours de ce maître, savant éminent et juriste de valeur.

Il prit donc conseil de son frère et de ses amis : loin de l'en détourner, ils lui recommandèrent instamment ce cheikh. L'enfant n'eut pas à se plaindre de ce nouveau maître et fut heureux de voir, dès la première leçon, qu'il ne rabâchait pas obstinément la même phrase ou le même

⁽¹⁾ Juriste du xvi^e siècle.

⁽²⁾ OEuvre de Molla Khosrau, juriste du xv^e siècle.

mot, ne recherchait pas une intonation particulière, ne lisait pas plusieurs fois texte et commentaire : sa finesse d'esprit était lumineuse, sa compétence juridique évidente, il dominait les questions d'une façon qui ne laissait pas de place au doute.

C'était un bel homme, à la taille élancée, à la voix suave, d'une allure distinguée, s'exprimant avec beaucoup d'élégance lorsqu'il recevait des étudiants et s'entretenait avec eux. Il était moderne, non comme savant, non dans ses opinions, mais dans sa manière de vivre. Les étudiants racontaient qu'il faisait son cours le matin, partait pour le tribunal où il siégeait, rentrait chez lui pour déjeuner et faire la sieste. Le soir, il sortait avec des gens de son âge pour aller, en des endroits qui ne conviennent pas aux savants, entendre de la musique qui n'était pas faite pour les hommes graves, enfin il prenait des plaisirs normalement interdits à ceux qui détiennent des fonctions religieuses. Les étudiants citaient à son propos les *Mille et une Nuits*.

Cette allusion étonnait le jeune homme : il connaissait les *Mille et une Nuits* comme titre d'un recueil qu'il lisait souvent et toujours avec un plaisir accru. Mais les étudiants désignaient par là un café-concert de ce nom : on y entendait de la musique et l'on s'y amusait de bien des façons.

Le jeune homme avait peine à croire à ces commérages et se refusait à y ajouter foi. Mais au bout de quelques semaines, il s'aperçut que ce professeur préparait mal ses cours, négligeait de commenter certains textes, et répondait avec ennui aux questions qu'on lui posait. Il constata un fait plus grave : lui ayant demandé un jour une explication, il se vit accueillir par des gros mots. Or ce cheikh, soucieux jusque-là de sa dignité personnelle, s'était abstenu d'insulter les élèves.

Lorsque le jeune homme eut raconté cette scène à son frère et à ses camarades, ils en furent outrés et le regretterent pour lui : ils se dirent à voix basse qu'on ne pou-

vait travailler sérieusement en passant des nuits au cabaret des *Mille et une Nuits*.

Le jeune homme eut plus de chance avec la grammaire qu'avec le droit. Il étudia le *Katr* et le *Choudhour* ⁽¹⁾ avec le cheikh Abd-Allah Diraz, que Dieu ait son âme ! C'était un homme fin, à la voix douce, très bon grammairien, habile à exercer les étudiants aux difficultés : c'est grâce à lui que le jeune homme aima tant la grammaire.

Mais cette bonne fortune ne tarda pas à s'éclipser dès l'année suivante. On expliquait avec le cheikh Diraz le commentaire d'Ibn Akil : or au beau milieu de l'année scolaire, pendant que les étudiants étaient en plein travail, ravis de leurs progrès, on communiqua au professeur un décret de mutation pour l'Institut d'Alexandrie. Il fit de multiples démarches pour ne pas y aller, appuyé par des pétitions d'élèves, mais le rectorat n'écouta ni l'un ni les autres et l'ordre dut être exécuté. Le jeune homme n'a pas oublié le jour des adieux : le cheikh pleurait sincèrement et les étudiants, très chagrinés, l'accompagnèrent jusqu'à la porte de la mosquée en versant d'abondantes larmes.

Son successeur fut un cheikh aveugle, célèbre par une subtile intelligence, une compétence reconnue et une remarquable distinction : on ne parlait de lui que pour en faire des compliments et pour énumérer ses qualités.

Le cheikh commença ses leçons au point où les avait laissées le cheikh Diraz : le cours de ce dernier était plein au point de remplir tout l'espace qui lui était assigné dans la mosquée de Mohammed Aboul-Dhahab, et pour écouter son successeur il y eut une telle cohue que l'emplacement devint trop étroit. Les étudiants furent enchantés de son premier cours, sans toutefois y rencontrer la bonne grâce ni la belle voix de l'autre. Aux deuxième et troisième leçons, les élèves murmurèrent

(1) Œuvre d'Ibn Hicham, l'auteur du *Katr*.

contre sa suffisance, son outrecuidance et sa phobie des interruptions.

Au début de sa quatrième leçon, un incident se produisit qui dégoûta le jeune homme des études grammaticales. Le cheikh expliquait ce vers de Taabbata Charran⁽¹⁾:

« C'est à grand'peine que j'ai pu revenir dans la tribu de Fahm. De combien de situations semblables ne me suis-je pas tiré, alors que des sifflements signalaient le péril de ma présence ! »

Arrivant au mot « sifflements », le professeur déclara : « Les Arabes avaient l'habitude, lorsque survenait un danger ou une famine, de faire entendre au loin des sifflements obtenus en soufflant à travers leurs doigts mis dans la bouche.

— Mais, interrompit le jeune homme, à quel mot se rapporte le pronom féminin du second hémistiche ? — Au nom de la tribu de Fahm, espèce d'imbécile. — S'il en est ainsi, le vers n'a aucun sens. — Tu as donc la tête dure comme un sabot, répliqua le cheikh. Il ne te suffit pas d'être un idiot. — Mais tout ceci ne m'explique pas à quel mot se rapporte le pronom. » Le cheikh se tut un instant, puis : « Allez-vous en, dit-il, je ne puis continuer mon cours si une pareille tête de bois reste ici. »

Là-dessus le cheikh quitta la place : le jeune homme se leva, déjà entouré d'étudiants qui lui auraient fait un mauvais parti s'il n'avait été défendu par ses camarades de la Haute-Égypte. Ceux-ci lui servaient de rempart et agitaient leurs savates pour intimider leurs adversaires, et quel Azhariste n'a pas été alors menacé par les savates de Haute-Égypte !

Le jeune homme ne revint plus, et quelques autres expériences allaient lui faire abandonner les cours de grammaire. Le lendemain, il se présenta à un cours donné par un professeur connu de la Charkieh, qui étudiait le

⁽¹⁾ Poète de l'antéislam, sorte de chevalier-brigand.

commentaire d'Achmouni⁽¹⁾ : ce ne fut qu'une brève apparition. Le maître venait de lire et d'interpréter un passage sur lequel le jeune homme sollicita une explication. Le maître répondit d'une façon qui ne contenta pas l'élève et ce dernier réitéra sa question. Colère du professeur, qui intima à l'étudiant l'ordre de sortir. Des amis intervinrent auprès du cheikh pour le calmer et l'amener à l'indulgence, la fureur de celui-ci ne fit qu'augmenter et il refusa obstinément de continuer tant que ce jeune homme et ses amis seraient là. Il fut d'autant moins possible de ne pas s'incliner que déjà paraissaient les savates de la Charkieh, non moins redoutables que celles de la Haute-Égypte. Le jeune homme s'en alla donc le lendemain à un autre cours où l'on expliquait le même commentaire d'Achmouni : c'était encore un professeur renommé de la Charkieh. Mais il n'y put tenir plus de cinq minutes, il venait d'entendre une étrange ritournelle que le professeur jetait entre chaque phrase : « Cochon de pays ! » Le jeune homme et ses camarades partirent d'un éclat de rire et quittèrent le cours. Avec un autre de ses amis, il se résolut à apprendre seul la grammaire en recourant aux sources originales. Il étudia ainsi le *Moufassal*⁽²⁾ de Zamakhchari et le *Kitab* de Sibaweih⁽³⁾ : mais c'est une autre histoire.

Il ne fut pas plus heureux en logique qu'en droit et en grammaire. Il avait beaucoup aimé la logique lorsqu'il étudiait le commentaire de Djourdjani sur l'*Isagoghé*, en suivant l'enseignement de ce jeune professeur l'année précédente. Cette année vit arriver, pour les étudiants moyens qu'ils étaient, un aigle d'el-Azhar, un véritable parangon de la logique et de la philosophie, un homme

⁽¹⁾ Professeur à el-Azhar au xix^e siècle.

⁽²⁾ Œuvre grammaticale du xii^e siècle, célèbre par sa clarté et sa méthode.

⁽³⁾ Sibaweih est le véritable fondateur de la science philologique arabe ; il vécut au viii^e siècle.

célèbre parmi les anciens pour cette intelligence fallacieuse et inutile, pour cette éloquence qui étourdit les oreilles sans parvenir à l'entendement. On racontait que ce personnage disait : « Grâce à Dieu, je puis parler pendant deux heures d'affilée sans me faire comprendre, sans y comprendre moi-même un seul mot. » Il se vantait un peu. L'étudiant digne de ce nom estimait indispensable d'assister aux cours qu'il donnait après la prière du soir ; il étudiait le commentaire de Khabissi sur le *Tahdhib el-mantik* ⁽¹⁾. Notre ami y alla à plusieurs reprises : l'auditoire était considérable et remplissait toute une salle de la mosquée de Mohammed Aboul-Dhahab. Le jeune homme se hâtait de faire la prière du coucher du soleil afin de pouvoir s'asseoir le plus près possible de la chaire. Le maître parlait d'une voix claironnante, avec le plus magnifique accent de Haute-Égypte que l'on pût entendre ; il était bouillonnant de vie et faisait des tas de gestes. Il prenait les interrupteurs à partie en se moquant d'eux et s'ils insistaient, c'était une crise de fureur et il cinglait l'obstiné avec véhémence : « Tais-toi ! tu nous fais perdre notre temps ; tais-toi ! espèce de porc ! » Il prononçait « pork » et c'est avec une emphase appuyée qu'il lançait la gutturale de la fin.

Tout se passa très bien pendant l'étude des « concepts ». Mais un grand malheur advint qui rompit toute harmonie entre le jeune homme et son maître lorsqu'on arriva au second chapitre des « propositions ». L'élève fut obligé, dès le lendemain, de se choisir une place moins proche du professeur, puis s'éloigna de jour en jour et finalement s'installa à la porte de la salle, qu'il franchit un beau soir pour ne plus revenir.

Il arriva donc au jeune homme une mésaventure qu'il ne put jamais raconter sans rire ni faire rire son frère et

⁽¹⁾ Œuvre de Taftazani, professeur en Iran au xiv^e siècle. Le commentateur Khabissi vécut au xvii^e siècle.

ses amis. Le professeur s'était assis dans sa chaire et commençait à lire : « Chapitre deuxième des propositions. » Il faisait rouler les « r » et envoyait la chuintante initiale avec une affectation solennelle, accentuant moyennement les voyelles. Il recommençait avec le même accent, mais en s'arrêtant longuement sur les voyelles. Puis il reprenait une troisième fois, toujours dans le même style, avec la variante suivante : « Chapitre deuxième des qui? ⁽¹⁾. » Personne ne soufflait mot et il finissait par dire lui-même : « ... des propositions. » Il envoyait de nouveau son boniment, et comme personne ne répondait à son « des qui », il flanquait une taloche sur le front du jeune homme et hurlait : « Répondez, troupeau de moutons, répondez, espèces de brutes, mais répondez donc, tas de porcs ! » Ces aménités étaient lancées à plein gosier, avec l'emphase la plus frémissante. Et les étudiants criaient en chœur : « ... des propositions. »

Le jeune homme éprouvait une immense fatigue, car cette scène était risible et il faisait de grands efforts pour ne pas rire en présence du professeur. D'autre part, ces coups qui pleuvaient sur sa tête par intermittences finissaient par lui être très désagréables. Quoi qu'il en soit, le jeune homme abandonna ces leçons, et, avec ce maître, il ne dépassa pas le chapitre des « jugements ».

Il quitta en cours d'année et remplaça cette leçon par une conférence de théologie, donnée par un jeune professeur récemment diplômé. Ses amis les vieux étudiants le disaient très habile, moyennement intelligent, doué d'une voix agréable et d'une bonne diction : sa science, ajoutaient-ils, trompait son interlocuteur ou son auditeur, mais lorsqu'on approfondissait, on n'y trouvait que du vent. Il étudiait le commentaire de la *Kharida* de Dardir ⁽²⁾.

⁽¹⁾ Cette phrase est d'autant plus burlesque que la réponse ne doit pas porter sur une personne.

⁽²⁾ Dardir est un auteur mystique qui fut professeur à el-Azhar au XVIII^e siècle.

L'enfant alla suivre cette conférence, fut charmé de sa voix, de sa diction, de son savoir-faire et s'apprêta à admirer sa science et sa *fankala*, mais le cheikh fut transféré à un poste de magistrat dans une province éloignée. Le temps manqua donc au jeune homme pour apprécier la valeur scientifique de ce maître : il ne peut porter un jugement définitif sur cet homme adroit et habile, à la voix douce, à la conversation agréable.

En réalité, le jeune homme perdit son temps cette année-là ; il n'acquit presque aucune connaissance nouvelle par le canal de l'Université ; il ne profita que des livres qu'il étudia de sa propre initiative et des conversations avec ses camarades plus anciens sur leurs lectures et leurs discussions.

L'année suivante, il eut une terrible crise de conscience : cette vie lui était pénible et il était irrésolu et perplexe. Il ne pourrait pas vivre à la campagne : qu'y ferait-il ? D'autre part, il ne trouvait aucun profit à son existence au Caire, dont l'essentiel consistait à suivre des cours. C'est entendu, cette année-là, il commença des études littéraires, mais ce n'est pas l'instant de parler des leçons de littérature : le moment n'est pas favorable, comme dit Bouthaina pour se consoler de n'avoir pas vu Djamil ⁽¹⁾.

TAHA HUSSEIN.

Traduit de l'arabe par Gaston Wiet.

(à suivre.)

⁽¹⁾ Djamil est un poète du début de l'islam, célèbre par son amour pour Bouthaina, qu'il ne put épouser.



THAT NO FINER
WHISKY GOES
INTO ANY BOTTLE

IS AN UNDISPUTED
FACT

SO DON'T BE VAGUE
ASK FOR

Haig

THE PHARAONIC MAIL LINE (S. A. E.)

REPRISE DU SERVICE RAPIDE

ENTRE

ALEXANDRIE-MALTE-MARSEILLE

PAR LE S. S.

((MOHAMED ALI EL KEBIR))

ACCEPTANT PASSAGERS ET MARCHANDISES

*Pour tous détails concernant passages et frêt,
s'adresser aux bureaux de la Pharaonic Mail Line à :*

ALEXANDRIE : 2, Boulevard Zaghoul, Tél. : 21423.

LE CAIRE : 61, Rue Ibrahim Pacha, Tél. : 46322.

SUEZ : Rue El Bosta El Khédivieh, Tél. : 50.

PORT-SAID : The English Coaling Company Ltd. Tél. : 333.

ainsi qu'à tous les bureaux de THOS COOK & Son,

AMERICAN EXPRESS Co., Inc.,

et aux principales agences de voyages.

Compagnie Centrale d'Éclairage
par le Gaz et par l'Électricité

LEBON & C^{IE}

LE CAIRE >< ALEXANDRIE

Force Motrice Électrique
Tarifs Réduits pour Industries

Vente à tempérament et location
de chauffe-bains à gaz et d'appareils

Appareillage en tous genres

GAZ ET ÉLECTRICITÉ

—●—
Cokes calibrés - Brai (Pitch)
Goudron brut et deshydraté
Huiles minérales dérivées
du goudron - Naphtaline

REVUE DU CAIRE

Organe mensuel de l'Association Internationale
des Écrivains de Langue Française

(Section d'Égypte)

DIRECTEUR : MOHAMMED ZULFICAR BEY

Abonnements pour l'Égypte P. T. 50
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. Gaston Wiet, pour tout ce qui concerne la rédaction (5, Rue Abdel Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), et à M. Georges Dumani bey, pour tout ce qui concerne l'administration (37, Rue Kasr el Nil — Le Caire).

LE NUMÉRO : 5 PIASTRES.